

LA LIBERTÉ

journal quotidien politique et religieux

O. I. X. M. V. X.

ABONNEMENTS

	1 an	6 mois	3 mois
SUISSE	fr. 20	11	6
FRANCE, BELGIQUE			
ALLEMAGNE, AUTRICHE			
ITALIE, ESPAGNE	36	19	10
ANGLETERRE, HOLLANDE			
ETATS-UNIS			

Rédaction et Expédition
BUREAU: Grand'Rue 10, à Fribourg
La Rédaction rend compte des ouvrages dont deux exemplaires lui sont adressés.
Elle annonce ceux dont elle reçoit un exemplaire.

BUREAU DES ANNONCES: Grand'Rue, 10, à Fribourg.
Prix de la ligne ou de son espace: 15 cent.
Des remises sont faites sur les annonces souvent répétées.
Lettres et argent franco.

A PROPOS DE MIRACLES

Les médecins de Molière affirmaient qu'il vaut mieux, pour un malade, mourir d'après les règles que guérir contre les règles; mais combien la tyrannie de ces noirs pédants est dépassée par celle des cuistres rouges qui nous gouvernent!...

Des gens malades s'en vont à Lourdes, se baignent et cessent de souffrir. Nous comprenons fort bien qu'un incroyant nie le fait; nous comprenons même que, témoin du fait brutal, il l'explique par une cause physique quelconque. C'est le droit de tout homme libre. Mais tout homme libre doit aussi avoir la licence de se baigner à Lourdes s'il croit à la vertu des eaux miraculeuses, et de s'apercevoir qu'il ne souffre plus.

Eh bien! voilà ce que n'admettent pas les puissants du jour, opportunistes ou radicaux. Ils ne s'amuseront pas à nier les guérisons de Lourdes ou à les expliquer: ils se répandent en invectives enragées contre les malades guéris. Ils les traitent de conspirateurs et voudraient les mettre en accusation comme coupables de manœuvres ayant pour but de changer la forme du gouvernement.

Le citoyen Camille Pelletan, grand ami de la liberté, demande formellement des poursuites non seulement contre les baigneurs guéris, mais encore contre les témoins de leur guérison, et cela parce que l'Etat a une opinion en matière de médecine.

Cette dernière phrase est textuelle et donne la mesure du despotisme extravagant des « hommes de progrès. »

Non, M. Desfontandrès lui-même ne demandait pas qu'on mit à la Bastille les malades assez audacieux pour être guéris contre les règles et en dépit d'Aristote et d'Hippocrate. Il fallait vivre sous ce régime progressiste pour être témoins de ces cocas-ses monstruosités...

Notez bien que M. Camille Pelletan et les nombreux publicistes qui traitent comme lui la question des guérisons miraculeuses ne se bornent pas à accuser d'exercice illégal de la médecine ceux qui, d'après eux, « exploitent » le pèlerinage à Lourdes, — accusation absolument idiote d'ailleurs, car en interdisant l'exercice de la médecine à ceux que la Faculté n'a pas sacrés médecins, la Société entend sans contredit interdire des médicaments et non l'usage de telle ou telle pratique religieuse.

M. Pelletan et ses pareils s'en prennent aux prêtres de Lourdes et aux pèlerins, aux spectateurs convaincus et aux malades guéris. Ils proclament bien haut le pyramidal principe de la « guérison d'Etat » et déclarent que nul n'a le droit de se sentir soulagé de ses maux sans la permission formelle de l'administration républicaine.

Bientôt sans doute nous verrons de pauvres gens comparaitre devant la justice française pour avoir cessé de souffrir à la suite d'une prière ou de l'absorption d'un verre d'eau.

— Mais enfin, monsieur le président, je croyais à la vertu de cette oraison, je croyais à l'efficacité de cette eau.

— Vous aviez tort, l'Etat, qui a des opinions en fait de médecine, vous oblige, en pareille occasion, à prendre quatorze médecines et cinquante-deux clystères.

— Mais je suis guéri.

— C'est la votre tort. Par votre guérison illégale, vous avez porté un vrai préjudice au prestige de la République et vous irez en prison.

Il est bien entendu que les prêtres coupables d'avoir dit une messe pour la guérison d'un malade seront également poursuivis. On les accusera d'exercice illégal de la médecine et on les mettra à Mazas, la messe n'étant point admise comme spécifique dans les formulaires légaux. On aura beau faire observer à nos sévères mais injustes gou-

vernants et à leurs zélés officieux qu'une prière adressée même à un Dieu qu'ils supposent chimérique ne peut produire sur un malade l'effet d'une dose d'arsenic absorbée à la place de sucre candi. On aura beau leur prouver que pour une raison ou une autre le malade a recouvré la santé à la suite de telle ou telle pieuse pratique, ils seront inflexibles et priveront de leur liberté tous ceux qui se seront avisés de guérir sans leur permission.

Voilà l'idéal de liberté que nous font entrevoir les protestants libéraux du Temps et les athées anarchistes de la presse intransigeante.
(Gazette de France).
Simon BOUBÉE.

CONFÉDÉRATION

Les opérations qui viennent d'avoir lieu près d'Aarberg, sous la direction du général Ibanex, ont pour but, comme nous l'avons dit, de mesurer la base du réseau de triangulation suisse. Cette base a été mesurée deux fois. La première fois on a trouvé 2400,087^m; la seconde opération faite indépendamment de la première, qu'elle était destinée à contrôler, a donné 2400,085^m. Il n'y a donc eu entre les deux mesures qu'un écart de 2 millimètres.

L'emplacement choisi pour établir la base se trouve sur la route de Sisselen, qui présente en cet endroit sur une longueur de trois kilomètres environ, une ligne parfaitement droite et presque horizontale.

L'instrument qui a servi à ces opérations est de l'invention du général Ibanex, directeur de l'institut géographique de Madrid. Il a été mis avec une grande courtoisie à la disposition de la Suisse et servira aux officiers suisses qui, après avoir refait près d'Aarbourg à titre d'épreuve, les opérations auxquelles ils viennent d'assister, sous la direction du colonel Dumur, en faire d'analogues dans le Tessin et dans la vallée du Rhin.

Suivant le Démocrate, le général Ibanex

est accompagné du commandant Blas Casado, d'un secrétaire et de sept aides. Quant aux officiers suisses qui assistent aux opérations, ce sont, outre M. le colonel Dumur, MM. les capitaines Ammann et Perrier; les lieutenants Billwyler, Kursteiner et Gænsly, et deux ingénieurs, MM. Coppe et Rytz.

NOUVELLES DES CANTONS

Berne. — *Courtemaiche.* — Sous l'impulsion de M. le curé Theubet et avec le bienveillant concours des autorités paroissiales et communales de Courtemaiche, l'intérieur de l'église vient d'être parfaitement restauré par M. Christophe-Antoine de Grandvillars, Haut-Rhin. Cet édifice, maintenant presque un bijou par sa beauté et sa propreté, est sans contredit une des plus belles églises de nos campagnes, c'est le témoignage qui en rendent les nombreuses personnes qui déjà l'ont visitée. Une paroisse où l'on tient tant à la décoration de la maison de Dieu prouve que la foi y est vivace. Aussi, depuis longtemps il n'y est plus question de schisme, tous les habitants de la localité sont heureux de se rencontrer chaque dimanche et fête dans le lieu saint pour chanter le même Credo qui est celui de l'Eglise catholique apostolique et romaine.

Zurich. — On sait que les autorités municipales de Zurich s'étaient opposées à l'établissement des lignes téléphoniques. Elles sont toutefois, à la suite de nouvelles démarches faites par la compagnie, revenues de leurs décisions et ont autorisés des essais à certaines conditions et avec certaines garanties.

Grisons. — Le club alpin italien a fait établir une cabane sur la Bernina, et les touristes qui font l'ascension de cette sommité apprécient grandement cette installation. On se plaint, en revanche, de ce que les chasseurs italiens de la vallée de Malenco, qui de la cabane peuvent gagner aisément le district franc de Sella, y font de trop fréquentes incursions et troublent ainsi le gibier, les chamois surtout.

75 FEUILLETON DE LA LIBERTÉ.

LA FLEUR DES GAULES

ÉPIQUE DU TROISIÈME SIÈCLE APRÈS JÉSUS-CHRIST

PAR H. HOUET

CHAPITRE XVII

L'ORAGE

Qu'il nous soit permis maintenant de retourner un peu en arrière, et de raconter un épisode qui n'est point sans intérêt.

Non loin de la villa d'Attale *ad pacem*, à peu près à une demi-heure de chemin de cette résidence, s'élevait une autre villa moins vaste, mais plus élégante: elle appartenait à Attilius qui possédait aussi de ce côté des fermes considérables. Elle servit de retraite au vieux magistrat et à son neveu à la première explosion de la peste, mais quand on apprit que le mal diminuait et que l'édile avait bravement gardé son poste, rien ne put empêcher Attilius de retourner à Lyon. Lévinus demeura donc seul à la campagne, n'ayant aucune raison d'affronter un danger

encore réel, quoique devenu moins redoutable.

Durant ces mauvais jours, Attale visitait fréquemment sa chère villa, il y venait prier avec ses frères, les encourager dans leur confiance en Dieu, les préparer à la mort et aussi, car la résignation n'exclut point la prudence, veiller à ce que toutes les précautions ordonnées par Alexandre fussent prises soigneusement contre l'invasion du fléau.

Un soir que le jeune homme entouré de ses vieillards avait assisté au retour des moissonneurs, prenant un plaisir mélancolique à voir rentrer les lourdes charrettes de blé qui devaient nourrir la petite colonie, un homme couvert de cheveux blancs, tenant par la main un joli petit enfant, demanda à lui parler. Attale reconnut le *Vates* de la grotte, et s'informa avec affection du motif de sa venue.

— J'accomplis d'abord la promesse que je vous ai faite d'amener à votre maison l'enfant que vous avez guéri, répondit-il, je puis mourir d'un moment à l'autre, comme tant de malheureux, et il serait abandonné.

— Il ne le sera point, dit Attale, en prenant sur ses genoux le fils de son ami; tout le monde ici a aimé Marius, son enfant retrouvera une grande famille dont tous les membres sont pleins d'affection pour lui, et ayant appelé deux jeunes garçons:

— Voici, leur dit-il, le fils de notre bon Marius, montrez-lui une partie de la maison, et jouez avec lui jusqu'à la cloche du souper, il sera désormais votre camarade.

Le *Vates* suivit des yeux son enfant qui

sautait joyeux en tenant par la main ses deux nouveaux amis.

— Il part content, murmura-t-il, me sera-t-il permis de lui dire adieu, noble seigneur?

— Certainement, à moins que vous ne préféreriez vous établir dans une de ses petites casa qui bordent le grand jardin, il y en a de toutes meublées, vous allez en juger par vos propres yeux.

En disant ces mots, Attale conduisit le *Vates* vers l'immense jardin qui s'étendait derrière la ferme. Le « vieillard étonné, hésitant, le suivait machinalement comme s'il ne comprenait rien à cette invitation. Chemin faisant, le jeune homme lui dit:

— Vous recevriez ici vous-même des soins dévoués et vous verriez tous les jours votre enfant.

— Tous les jours! répétait le *Vates*, comme un écho.

— Voici la casa, reprit Attale.

— A la vue de ce petit appartement propre et bien éclairé, s'ouvrant sur un jardin aussi riche que vaste, le vieillard ne put retenir un cri d'étonnement.

— Cela pourrait être à moi? dit-il en jetant autour de lui des regards d'admiration.

— Cela est à vous dès maintenant, si vous le voulez, répondit Attale, seulement...

Le *Vates* ouvrit de grands yeux, mais une soudaine réflexion troubla sa joie.

— Je ne suis plus capable de travailler beaucoup, dit-il en interrompant le jeune homme, je gagnais ma vie en cueillant du *samolage* pour le jeter dans le ruisseau où boivent les animaux malades, ou bien encore

en détournant les épidémies des étables et des troupeaux, je ne crois pas qu'ici...

— On se serve beaucoup de *samolage*? Non. Mais voici quel sera votre travail: on va mettre dans cette casa un petit lit pour votre enfant, et vous lui continuerez vos soins. De plus, vous serez bien attentif au son d'une cloche qui, trois fois par jour, annonce l'heure des repas, afin d'être exact à vous rendre à table au premier signal; quelque bon voisin voudra bien se charger de vous y conduire aujourd'hui. Ainsi l'affaire est convenue, vous êtes des nôtres.

Le *Vates* se répandit en actions de grâces, et Attale, plein de joie d'avoir fait un heureux, annonça à la petite colonie qu'il venait de lui donner un nouvel hôte: le père du regretté Marius, le vieillard à qui lui-même devait la vie. A ces titres, deux fois chers, le *Vates* fut comblé de prévenances et d'amitié.

Déjà les enfants dormaient comme de petits oiseaux dans leur nid, les étoiles brillaient dans l'azur limpide, Attale se promenait encore sous les arbres de la cour d'entrée, lorsqu'il entendit frapper à la porte des coups impatients. L'*ostiarus* s'empressa d'ouvrir; un messager haletant, monté sur un cheval couvert de sueur, demanda avec empressement un médecin, un médecin pour son jeune maître, frappé de la peste!

— Il sera magnifiquement récompensé, s'écria-t-il, mais, par Jupiter! qu'il se hâte! Lévinus effrayé poussa des cris terribles, il se croit déjà mort.

Ces paroles parvinrent aux oreilles d'Attale, il appela l'*ostiarus*:

Valais. — Nous lisons dans l'*Ami du Peuple du Valais* :

« Nos lecteurs se rappelleront sans doute que, voici quelque temps déjà, l'honorable M. Pont Martin, président de la section montheysanne de l'Association de Pie IX, rendait sa belle âme au Dieu qu'il s'était constamment efforcé de servir et de glorifier. Nous sommes heureux d'annoncer que l'une de ses plus proches parentes, M^{lle} Humbeline Martin, de Monthey, vient de faire, au couvent de la Visitation de Fribourg, ses vœux définitifs et solennels de religion. Inutile d'ajouter que cette magnifique cérémonie, encore rehaussée par la présence de Sa Grandeur Mgr Cosandey, a vivement ému tous les assistants, entre lesquels nous avons remarqué M. le curé Derivaz, de Monthey, M. l'abbé Frauc, curé de Muraz, et plusieurs amis intimes de celle qui, désormais, ne s'appellera plus que Sœur-Marie-Marguerite. »

— Messieurs les membres de la Société Marithienne de Botanique du Valais sont avisés qu'ils peuvent demander leur carte de participation à la réunion de la Société helvétique des Sciences naturelles à Brigue du 12 au 15 septembre 1880, contre la finance ordinaire. Nous espérons que les membres se présenteront nombreux à cette réunion.

CANTON DE FRIBOURG

Le Pius-Verein

L'assemblée générale du Pius-Verein est la plus belle fête à laquelle nous ayons encore assisté à Fribourg. Tout est remarquable. Le concours des étrangers de distinction venus de France, d'Alsace, d'Allemagne, même de Hollande; la présence d'un grand nombre de sommités des cantons catholiques; une énorme affluence de la population fribourgeoise, etc.

Dès hier, les membres du Pius-Verein et les visiteurs ont commencé à affluer dans nos murs. Parmi eux nous remarquons M. Winterer, curé de Mulhouse et député au Reichstag, accompagné de deux prêtres de l'Alsace et de deux prêtres de la Lorraine allemande; M. le baron Dallemagne, rédacteur de l'*Union*, de Paris, et M. le comte de Saint-Paullet, etc. Pour recevoir dignement le Pius-Verein, un arc de triomphe avait été élevé sur l'avenue de la gare, aux Grand'Places, et les rues que devait parcourir le cortège étaient magnifiquement pavoisées.

Ce matin, dès six heures, le canon annonçait l'ouverture de la fête, et bientôt on voyait arriver par toutes les routes les chars ornés de verdure et de drapeaux, et une nombreuse population endimanchée. Le train de la Broye est arrivé le premier, et dès ce moment la place de la gare a été pour ainsi dire inabordable. Mais c'est surtout à l'arrivée du train de Palézieux que la foule a dépassé toutes les prévisions. Les hommes se sont formés en cortège avec beaucoup d'ordre sous les ormeaux des Grand'Places, pour descendre la ville et se

— Ordonne à cet homme de repartir sur-le-champ, lui dit-il, le médecin sera arrivé en même temps que lui au chevet de son maître.

Quelques minutes après, un cheval lancé à toute bride, emportait vers la villa d'Attalus un cavalier caché dans un manteau. Des esclaves l'attendaient, inquiets, tremblants.

— Que l'un de vous reconduise mon cheval *ad pacem*, dit le cavalier, en sautant à terre, traitez-le doucement et avec prudence, il est difficile.

Introduit immédiatement dans la chambre de Lévinus, le médecin ordonna qu'on le laissât seul. Il n'eut pas besoin de répéter cet ordre, les esclaves obéirent avec une satisfaction évidente. Ce n'était point par goût ni librement qu'ils se trouvaient là.

Voilà donc Attale en présence de Lévinus. Un indéfinissable sentiment de tendresse rempli son âme. Ce malade est bien à moi, se dit-il, quel bonheur de pouvoir répondre à sa haine par la charité du Christ, de le sauver à force d'amour!

Et s'approchant de ce lit d'où s'enfuyaient les esclaves, il prodige à son ennemi les soins les plus dévoués, les plus touchants, les plus affectueux. Tendre comme une mère, délicat comme elle, il répond aux soupirs du malade par les plus consolantes paroles, apaise ses frayeurs en promettant de le guérir, se prête à ses caprices, à toutes ses fantaisies avec une douceur que n'ébranle point le ton impérieux et quelquefois blessant de Lévinus. Penché sur la couche du pestiféré, il attend, plein d'anxiété, l'effet des savants

remèdes composés par Alexandre. Tant de charité ne fut point stérile, Attale eut bientôt la consolation de voir son ennemi hors de danger. La vengeance du chrétien était comblée.

Quand vint le jour et que, de cette nuit d'angoisse, il ne resta plus au malade qu'une extrême faiblesse et un souvenir déjà consolé par quelques moments de calme et de rafraichissant sommeil, Lévinus songea à récompenser le médecin, il lui offrit de l'or, lui demanda de fixer lui-même la somme qu'il voudrait, jurant par tous les dieux que sa fortune entière ne pourrait l'acquitter envers son bienfaiteur.

Pour toute réponse, Attale écarta les draperies épaisses qui meltaient obstacle à la lumière du matin et se plaça de façon que Lévinus le pût bien voir.

— Gardez votre or, lui dit-il, j'ai choisi ma récompense et je la possède, c'est le bonheur de vous avoir rendu à la vie.

A ces traits, à cette voix qu'il reconnaît enfin, et plus encore, peut-être, à ces nobles paroles, Lévinus se trouble et ne sait plus que répondre. Ce n'est point la présence inattendue d'un homme depuis longtemps tenu pour mort, qui le jette dans un état voisin de l'épouvante, c'est le sentiment profondément réveillé de ses torts, et celui de infériorité morale à l'égard de cet homme. Il ne peut se dissimuler qu'Attale a poussé jusqu'à l'héroïsme l'oubli des injures; que sa conduite envers un ennemi est admirable et au-dessus de tout éloge. Tant de grandeur écrase l'égoïste Lévinus, il frémit de penser qu'il doit la vie à la générosité magnanime

On écrit de la Broye à l'*Ami du Peuple* :

Un fait inouï vient de se passer à Murist. Mercredi dernier, le citoyen Célestin Bise, frère de M. le directeur des Travaux publics, homme paisible et d'une conduite irréprochable, s'en revenait tranquillement, en plein midi, d'un champ où il avait fait quelques travaux de culture, lorsque subitement, à la bifurcation de deux routes, il se vit assailli par un individu, qui l'avait guetté d'un bois voisin.

L'agresseur était armé d'un énorme gourdin; il se précipita sur Célestin Bise, le terrassa du premier coup, en faisant jaillir à flots le sang de la victime; malgré ses cris de détresse, Bise ne put se faire entendre. Personne ne se trouvait à portée, excepté un jeune garçon, qui fut témoin de cette horrible lutte sans pouvoir porter secours.

Quand, après s'être acharné sur sa victime, l'assassin crut ne laisser sur le terrain qu'un cadavre sanglant, il s'enfuit à toutes jambes dans la forêt voisine. Célestin Bise, toutefois, revint à lui après un instant d'évanouissement et put se traîner jusqu'au village de Murist, à cinq minutes de distance, arrosant la route de son sang.

La préfecture, nantie de ce crime, a fait aussitôt des recherches qui ont révélé comme auteur de l'attentat un nommé Marcellin Bise, condamné la veille, à 42 jours de prison par le tribunal de la Broye, pour voies de fait commises déjà précédemment sur la même victime.

Le meurtrier avait voulu exercer une vengeance. Il s'est enfui.

remèdes composés par Alexandre. Tant de charité ne fut point stérile, Attale eut bientôt la consolation de voir son ennemi hors de danger. La vengeance du chrétien était comblée.

Quand vint le jour et que, de cette nuit d'angoisse, il ne resta plus au malade qu'une extrême faiblesse et un souvenir déjà consolé par quelques moments de calme et de rafraichissant sommeil, Lévinus songea à récompenser le médecin, il lui offrit de l'or, lui demanda de fixer lui-même la somme qu'il voudrait, jurant par tous les dieux que sa fortune entière ne pourrait l'acquitter envers son bienfaiteur.

Pour toute réponse, Attale écarta les draperies épaisses qui meltaient obstacle à la lumière du matin et se plaça de façon que Lévinus le pût bien voir.

— Gardez votre or, lui dit-il, j'ai choisi ma récompense et je la possède, c'est le bonheur de vous avoir rendu à la vie.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Lettres de Paris

(Correspondance particulière de la Liberté)

Paris, 28 août.

D'après certains on-dit républicains, il y aurait décidément du « grabuge » dans le cabinet. M. Constans se serait plaint amèrement qu'on eût prescrit l'affichage dans toute la France du discours de Montauban, et il accuse son sous-secrétaire d'Etat, M. Fallières, d'avoir prêté les mains à un coup monté pour faire devier la politique du gouvernement. Ces rumeurs avaient pris assez de consistance avant-hier pour faire croire à l'éventualité d'une crise ministérielle avant la rentrée des Chambres.

S'il est vrai, comme la rumeur en circule dans le monde officieux républicain que les déclarations de M. de Freycinet, sur l'application des décrets du 29 mars, aient été arrêtées en conseil des ministres, comment expliquer le langage de M. Constans, de M. Lepère et les articles du journal de M. Gambetta ?

Ce dernier a été tenu cependant au courant des négociations conduites, du côté de l'Eglise, par les deux cardinaux archevêques de Paris et de Rouen. Et certainement l'accord ne s'est point établi entre le gouvernement et le Vatican sans que les conditions qui ont servi de bases à cet accord n'aient été soumises à M. Gambetta et par lui approuvées.

Les articles de la *République française* et les vantardises des intimes de M. Gambetta ne seraient donc qu'une comédie pour donner le change aux électeurs intransigeants sur les véritables intentions du gouvernement ?

Il est maintenant bien et dûment acquis que les faits, gestes et paroles de M. Constans à Toulouse n'ont pas eu l'approbation du Palais-Bourbon, où l'on en a fait des gorges-chaudes. C'est là qu'a été prononcé le mot qui court les cercles :

— Ce pauvre Constans s'est emballé.

— Embollé voulez-vous dire ?

Il est à remarquer que quinze conseils généraux ont émis un vœu tendant à ce qu'il ne soit donné aucune suite au projet de rachat des grandes lignes de chemin de fer. Les chefs de l'opportunisme auraient-ils reconnu qu'ils s'étaient fourvoyés en faisant miroiter, aux yeux des électeurs, dans le fameux programme économique rédigé par M. de Freycinet et publié par la *République française*, l'exploitation prochaine par l'Etat de toutes de grandes Compagnies ?

On a lieu assurément d'être surpris de voir les assemblées départementales présidées par MM. de Freycinet et Cocher, repousser elles-mêmes le rachat général ! Les opportunistes se seraient ils aperçu que ce projet n'était pas en faveur en France, auraient-ils rencontré de sérieuses difficultés ou, une fois au pouvoir, auraient-ils changé d'avis ?

M. Gambetta n'a pas cru devoir faire relever à Paris les critiques provoquées par sa présence à la partie religieuse des obsè-

ques de Mlle Say. Mais les correspondances qu'il inspire ont pris sa défense à l'adresse des provinciaux et des étrangers. Cette défense consiste à dire que M. Gambetta s'abstient de figurer aux cérémonies religieuses quand il n'est pas sûr que celles-ci répondent aux vœux du défunt; mais dans l'espèce il devait par sa présence rendre hommage à la sincérité des croyances de M^{lle} Anna Say.

Autrement dit, la « sincérité des croyances » est pour M. Gambetta le privilège des non-catholiques.

Un de nos ministres exprimait à quelques intimes son étonnement que des fonctionnaires qui avaient accepté la république, qui étaient restés en place jusqu'ici, se décidassent brusquement à envoyer leur démission.

Mon cher ministre, dit un des intimes, en restant en place jusqu'ici ils vous ont prouvé qu'ils étaient des *Jean-Jean*; maintenant il vous montrent qu'ils ne veulent pas être des *Jean-F...*

Les affaires sont des plus restreintes à la Bourse, et le marché reste bon dans son ensemble.

Pour une petite liquidation du samedi il ne s'est produit aucun mouvement. Les baissiers comptaient sur le renchérissement de l'argent. Il n'en est rien. Partout l'escompte et le change se montrent faciles, résultat de la bonne situation des principales banques d'Etat européennes.

Nos fonds d'Etat et nos premières valeurs de crédit se partagent entre elles les faveurs du marché du comptant.

Les fonds d'Etat étrangers sont bien tenus, sauf les valeurs égyptiennes et turques qui sont des plus lourdes.

Chemins autrichiens, Nord de l'Espagne, et Madrid-Saragosse sont recherchés sur le marché en Banque.

On a plusieurs fois parlé de la seconde partie de l'exécution des décrets du 29 mars, en ce qui concerne les Jésuites qui tenaient des maisons d'éducation; d'autre part, on a annoncé la Constitution de sociétés civiles se substituant à eux pour la direction de ces établissements, sociétés qui prendraient quelques-uns des membres de la Compagnie de Jésus comme professeurs. Ce soir, on prête au gouvernement, dans certains cercles politiques, l'intention d'empêcher cette transformation, dit-il, assure-t-on, modifier la loi de 1850.

C'est à n'y rien comprendre !

France. — Un correspondant de la *Gazette d'Augsbourg* lui rend compte, d'après le journal de Belford du 11 août, de la distribution des prix au collège (ancien petit séminaire) de La Chapelle. Cette solennité était présidée par l'archevêque de Besançon, Mgr Paulmier, et deux députés alsaciens, du Reichstag, MM. Winterer et Ch. Grad, et le député de Belford, M. Keller, l'honoraient de leur présence. Le directeur de l'établissement fit un discours sur la liberté de l'enseignement qu'il terminait par ces paroles : « Notre œuvre présente quelque chose de plus sacré, de plus cher encore, s'il est possible, que la liberté même de l'enseignement

de celui dont il a tramé la mort, après l'avoir indignement outragé.

La reconnaissance pèse à certaines âmes, elles la considèrent comme un fardeau. Il y a des êtres plus mal doués encore et qui ressentent pour leur bienfaiteur une sorte de haine. L'orgueil terrassé soulevait de ces mouvements-là dans le cœur de Lévinus. Le rouge de la honte couvrit son front, sa voix balbutia de vagues remerciements, et Attale quitta ce vaniteux sans-cœur, après avoir répété encore qu'il n'avait plus rien à craindre.

Il allait franchir le seuil de la maison d'Attalus, lorsqu'il entendit un bruit de pas, et des voix confuses murmurer derrière lui :

— C'est le médecin! avertissons-le, il y en a qui ne dédaignent point de secourir les pauvres esclaves.

Attale se retourna.

— Seigneur, dit une voix timide et tremblante de frayer, deux esclaves viennent de tomber, ils sont déjà froids, et Phaon se meurt...

Phaon! pensa Attale, mon assassin, lui, oh! oui, il a droit à mes secours et ne les réclame point en vain, ce qu'il m'a laissé de vie lui appartient et sera employé à sauver la sienne; j'irai!

Il prescrivit les remèdes à donner aux deux autres esclaves, et se rendit au réduit où Phaon agonisait. Il n'y a plus rien à faire: livide, glacé, portant sur tous ses traits l'empreinte de la mort, l'affranchi gisait misérablement, ne donnant plus aucun signe de vie, si ce n'est par des mouvements convulsifs, et par les yeux effarés qui roulaient

dans leurs orbites bleuâtres. Attale tomba à genoux, il ne pouvait se résoudre à voir cet homme lui échapper, il le demanda à son Dieu: O Christ, s'écria-t-il, vous qui nous avez fait une loi d'aimer nos ennemis, vous, qui, sur la Croix, avez pardonné à vos bourreaux, daignez m'accorder la vie de ce malheureux; je vous la demande au nom de votre sang divin!

La mort recula devant la charité du chrétien. Dieu ne voulut rien refuser à son fidèle serviteur. Il lui donna de sauver son meurtrier. L'affranchi revint à lui, une douce chaleur ranima ses membres glacés, son visage terne et décomposé reprit les couleurs de la vie. Attale aida de quelques soins cette réaction salutaire; il voulait épargner au moribond la surprise d'une guérison que rien d'humain n'a procurée, et à lui-même la gloire d'un miracle. Mais la reconnaissance de Phaon ne troubla point l'humilité d'Attale: muet, insensible et comme hébété, l'affranchi ressemblait à un homme qui s'éveille d'un affreux cauchemar, et qui n'ose croire encore à sa délivrance.

Le prétendu médecin partit alors et se dirigea, à pied, vers sa villa. Avec quel bonheur il se trouva seul! Qu'il lui tardait de pouvoir épancher son âme devant le Dieu si bon qui venait de l'exaucer. Son cœur se répand d'abord en flots de douces larmes, puis un hymne d'amour s'élança vers le ciel.

(A suivre.)

chrétien, je veux dire la libre expression des sentiments, des regrets, des vœux et des espérances de l'Alsace.

Au banquet qui suivit la distribution, Mgr Paulinier porta un toast aux trois députés, loua surtout en des termes d'une courtoisie et d'une délicate finesse le digne et zélé curé de Mulhouse, M. Winterer. Les deux députés alsaciens au Reichstag répondirent dans les termes les plus sympathiques au toast de Mgr Paulinier. Mais la réponse de M. Keller, qui fit allusion à leur patriotisme français, fut couverte par un tonnerre d'applaudissements.

La feuille allemande ajoute à des commentaires malveillants que les deux députés auront à rendre compte de leur conduite devant le Reichstag.

Le ministre de l'Instruction publique va organiser cette année, comme l'année précédente, un service spécial d'inspection des établissements d'enseignement public et libre des divers degrés. Cette inspection doit avoir un double but, cette année : d'une part, veiller à la mise en œuvre des nouveaux programmes et des nouvelles méthodes, fixés par le conseil supérieur de l'Instruction publique pour l'enseignement secondaire, et, d'autre part, surveiller plus rigoureusement que jamais les établissements tenus par des congréganistes.

Ce service sera fait pour l'enseignement supérieur et secondaire par 17 inspecteurs généraux et pour l'enseignement primaire par 8 inspecteurs généraux.

En outre, afin de renforcer la surveillance de l'Etat dans les principaux centres, le ministre crée à Paris une neuvième poste d'inspecteur d'Académie, spécialement chargé de l'enseignement libre, et à Lyon un second poste d'inspecteur d'Académie, le service étant trop étendu aujourd'hui pour l'unique inspecteur qui existe dans la seconde ville de France.

Italie. — Contrairement à ce qu'avait affirmé la *Correspondance politique* de Vienne le *Temps* déclare que le gouvernement français n'a fait aucune démarche auprès du gouvernement italien concernant le déplacement des représentants des deux puissances à Tunis.

Le cabinet français, dit-il, n'aurait certainement pas pris l'initiative de demander l'éloignement de M. Maccio. Quant à M. Rostan, dont le maintien est vivement désiré par les résidents français, son attitude à la fois ferme et conciliante lui a valu les sympathies non seulement du gouvernement du bey, mais des représentants des diverses puissances européennes à Tunis. Aussi n'est-il nullement question de lui donner un successeur.

D'autre part et toujours à propos de cette question, la *Gazette d'Italie* demande s'il est vrai :

1° Que, dans la question entre Rubattino et la compagnie Bon-Guelma il y ait eu un Allemand, possesseur de presque toutes les actions de la Société anglaise, qui ait empoché les millions italiens ?

2° Qu'un Allemand, bien connu à Rome, ait été pour beaucoup dans l'affaire de Rubattino à Tunis, lequel aurait dirigé l'opinion d'un grand nombre de journaux ?

3° Que l'incident franco-italo-tunisien ait été suivi fiévreusement par le cabinet de l'Autriche-Hongrie, et plus anxieusement encore par celui de l'Allemagne ?

En somme, tout cela n'est pas clair, et rien ne prouve d'une manière certaine que ce grave incident soit entièrement vidé.

Angleterre. — Cette fin de session du Parlement anglais aura été exceptionnellement animée pour ne pas dire fiévreuse.

Aux Communes, les incidents orageux et violents suscités par les députés irlandais continuent à se donner cours à chaque séance. Aux Lords, le gouvernement vient d'éprouver deux échecs.

On discutait, à la Chambre haute, la loi concernant la responsabilité des patrons envers leurs ouvriers, loi votée par les Communes. Un des articles de cette loi porte que les patrons sont responsables des accidents survenus aux ouvriers du fait de la négligence d'un employé ou contre maître. Un membre de la Chambre des lords a proposé de supprimer cet article, et cette suppression, qui ruine à peu près complètement l'économie de la loi, a été votée par 75 voix contre 49, malgré l'opposition du gouvernement. De plus, lord Beaconsfield ayant proposé de limiter à deux années seulement la durée du bill en question, cette motion, repoussée par le gouvernement, a été adoptée.

Cette double défaite comporte surtout cette signification, que la Chambre des lords est bien résolue à repousser de nouveau, si le gouvernement la lui représente, la loi

dite « de compensation » relative aux tenants irlandais.

Allemagne. — Sous ce titre : *La fête de tous les Allemands (der Allerdeutschen-tag)*, vient de paraître une brochure que la *Gazette de l'Allemagne du Nord* prenait hier pour texte de son premier Berlin. Avec l'auteur de cette brochure, la gazette officieuse invite les Allemands à procéder cette année avec un entrain décuple, c'est-à-dire en progression arithmétique — c'est son terme — à la célébration du dixième anniversaire de la bataille de Sedan. Bon nombre de gens sages en Allemagne préféreraient, dit le correspondant berlinois du *Temps*, qu'on choisît comme fête nationale l'anniversaire de la proclamation de l'empire, c'est-à-dire le jour où s'accomplit vraiment l'unité allemande. « Célébrer, disent-ils, perpétuellement sa victoire, n'est-ce pas s'ingénier à perpétuer chez le vaincu le ressentiment de la défaite ? La France a-t-elle jamais fait des fêtes annuelles ou décennales pour célébrer les batailles qu'elle a gagnées ? » C'est le bon sens qui parle ainsi.

Mais la *Gazette de l'Allemagne du Nord* prend seulement texte de la remarque pour noter que cette controverse caractérise bien l'esprit à la fois subtil et naïf de ses compatriotes et leur manie de chercher en tout l'absolu. Qu'un Français parle d'espoir, dans la justice historique, naturellement, c'est provocation ; les Français sont un peuple belliqueux... Mais « nous autres Allemands, dit la *Gazette*, sommes un peuple ami de la paix, dans le sens le plus élevé du mot. Notre fête de Sedan, comme nous la voulons, n'est pas une bachanalte guerrière : c'est une fête pacifique, fête de famille, sans présomption, sans orgueil, comme sans la moindre intention provocatrice. Disons-le carrément : célébrer le dixième anniversaire d'un tel jour, avec un redoublement de joie et de reconnaissance, mais pourtant avec la modestie convenable, c'est là une chose digne du peuple allemand. »

En même temps, on annonce, pour le jour de cet anniversaire, un festival extraordinaire à Munich.

Espagne. — La nouvelle de la démission de Mgr Herrero, évêque de Vitoria, est confirmée officiellement. Une ordonnance royale en date du 25 août, signée par le ministre de la justice, accorde la permission à l'évêque de donner sa démission dans la forme ordinaire.

Cette affaire n'a pas été nettement expliquée. Bien qu'étranger au pays basque, puisqu'il est natif de Séville, Mgr Herrero avait réussi à conquérir par son zèle et sa générosité les sympathies du clergé et des fidèles. On raconte qu'il a dépensé une bonne partie de sa fortune particulière en des œuvres ecclésiastiques ou pieuses.

Par suite, on suppose qu'il a pu y avoir, de la part d'un gouvernement impopulaire dans le pays basque et qui craint le résultat des élections, des exigences vis-à-vis du prélat, que celui-ci a probablement écartées en quittant son poste, au regret de ses diocésains.

Tous les préparatifs sont faits pour recevoir à son entrée dans le monde l'enfant du roi d'Espagne dont la naissance est attendue d'un jour à l'autre.

Tous les hauts fonctionnaires et les chefs du corps diplomatique, cités pour assister à l'acte de naissance de l'héritier du trône, sont arrivés dans la capitale.

On sait que d'après les coutumes espagnoles une commission de sénateurs et de députés assiste à l'accouchement pour constater la naissance.

Le correspondant à Santander de la *Correspondencia* lui écrit que, parmi les nombreuses aspirantes aux fonctions de nourrice de l'enfant royal, la Commission sanitaire a fait choix de cinq jeunes femmes dont quatre de la province de Santander et une de la province de Burgos, sur lesquelles on en choisira deux au palais.

Les élus sont : Encarnacion Arenal et Joaquina Martinez, âgées de vingt-cinq ans ; Leocadia Fernandez, vingt-quatre ans ; les premières natives de la Vega de Pas, et la troisième de San-Pedro del Romeral. La quatrième est de Pena Castillo.

Toutes paraissent réunir les conditions requises ; mais celle qui a le plus fixé l'attention est Leocadia Fernandez, magnifique femme d'un type arabe splendide ; elle a un enfant qui est un vrai prodige de beauté. Toutes ces jeunes femmes sont brunes.

La commission est répartie de Santander avec les nourrices, et le choix sera fait entre elles au palais aussitôt leur arrivée.

Une autre grave question est celle du titre que portera l'enfant à naître. Si c'est un garçon, il n'y a pas de difficulté ; il doit s'appeler, suivant la tradition, prince des Astu-

ries. Mais si c'est une fille, ce sera une héritière possible, mais non une héritière certaine de la couronne, car, si, après elle, il naît un enfant mâle, c'est lui qui devra hériter.

D'après le décret de 1850, elle devrait cependant être appelée princesse de Asturies, sauf à perdre ce titre s'il survient plus tard un enfant mâle, mais un décret nouveau publié lundi dernier lui refuse, au contraire, ce titre. On dit que c'est pour ne pas être obligé de le retirer à la sœur du roi, pour l'attribuer à sa fille que ce décret a été rendu. Quoi qu'il en soit, cette question de titre est devenue une grosse affaire, qui préoccupe beaucoup les Espagnols !

Russie. — On nous communique la pétition des Polonais du rit grec uni adressée à Loris Mélikov. En voici le texte :

« Nous soussignés, habitants de la province de Siedlcé, ayant entendu par nos frères faisant partie de l'armée, que S. M. l'Empereur, dans sa sollicitude paternelle, étend sa protection même au delà des frontières de l'empire, partout où les peuples de notre race subissent une persécution ; qu'elle n'épargne ni frais, ni le sang de ses sujets pour assurer aux diis peuples une existence nationale heureuse et la liberté de leur culte ; nous avons pris le courage de nous adresser à plusieurs reprises au gouverneur de notre province, lui exposant la persécution inouïe qu'exercent dans nos districts les autorités locales, ainsi que les grandes injustices qu'elles commettent à notre égard.

« Mais toutes nos démarches sont restées sans aucun résultat. Désespérés par cet état de choses, nous prenons la liberté de recourir directement à Votre Excellence, vous priant Monsieur le comte de vouloir bien intervenir en notre faveur auprès de l'auguste personne de l'Empereur, en exposant à Sa Majesté la situation sans exemple dans laquelle nous nous trouvons.

En effet, nous sommes privés depuis plusieurs années de toute consolation religieuse, n'ayant plus ni prêtres, ni églises. Nous ne pouvons pas conclure des mariages légaux ; nos enfants restent sans baptême, nos malades meurent sans confessions et sans saints sacrements, et nous les enterrons nous mêmes comme aux premiers temps du christianisme, sans bénédiction ecclésiastique. Enfin nous sommes traités avec une cruelle sévérité, sans avoir commis d'autre crime que de rester fidèles à la religion de nos ancêtres.

Il est vrai que cette religion nous est chère, que nous ne l'abandonnerons jamais, et qu'étant nés, baptisés et élevés par nos pères et nos mères dans notre sainte Eglise catholique-romaine du rit grec uni, nous préférerions subir toutes les persécutions et même la mort, s'il le faut plutôt que d'abjurer ce qui est la seule consolation de notre vie. Mais est-ce là un crime, est-ce là un motif pour nous châtier si sévèrement ?

« Nous pensons au contraire, cet aveu fait, que Sa Majesté, qui ne saurait être animée que de sentiments paternels envers ses sujets, daignera jeter un coup d'œil miséricordieux sur nous, et voudra bien ordonner qu'il soit désormais apporté quelques soulagements à notre position désespérée.

« Nous croyons en même temps, qu'en vivant selon les prescriptions de notre sainte Eglise, en exécutant tout ce que la volonté de l'empereur et les lois du pays nous prescrivent, en payant régulièrement les impôts et en priant Dieu pour la santé et la prospérité de la personne auguste de notre souverain, nous avons le droit de confesser librement la religion dans laquelle nous sommes nés et dans laquelle nous voulons élever nos enfants.

« En implorant le secours de Dieu nous nous adressons donc à Votre Excellence avec pleine confiance et avec l'espoir que Sa Majesté, bien renseignée par votre entremise, Monsieur le comte, daignera nous accorder la libre profession de notre sainte religion, qu'elle voudra bien faire cesser les punitions et les amendes injustes que nous supportons depuis tant d'années, et que les autorités locales recevront l'ordre de ne plus nous forcer par mille vexations et persécutions à abjurer notre sainte religion, et cela d'autant plus, que ces moyens arbitraires ont déjà amené une telle misère parmi nous, que bientôt nous ne serons plus en état non seulement de payer les impôts, mais même de subvenir aux besoins de l'existence de nos familles.

« Pour que Votre Excellence ait une idée juste de l'état déplorable dans lequel nous sommes tombés, elle trouvera ci-jointe la liste des personnes, ainsi que la spécification des peines et des amendes qu'elles ont subies dans le seul village de Swory. S'il le faut nous pouvons en dire autant de tous les villages et bourgs de notre province. »

Turquie. — On lit dans les *Missions catholiques* :

« Les Bulgares suivent leurs tendances à l'union avec l'Eglise romaine ; il en est de même des schismatiques de la Roumanie. Les Ruthènes, que la Russie croit avoir vaincus à force de mauvais traitements, gardent secrètement leur foi. Il existe à Rome un collège grec-ruthène nombreux, où l'on vient d'admettre quatorze jeunes religieux Bulgares. S. S. Léon XII se propose d'agrandir cet établissement. Sa Sainteté a conçu, dit-on, un projet vraiment papal : ce serait d'instituer une université orientale romaine, où les sujets les plus distingués et les plus méritants des collèges des divers rites seraient appelés à perfectionner leurs études.

— Un bâtiment russe, l'*Asinteamme*, est arrivé à Raguse avec l'amiral commandant l'escadre destinée à assurer la cession de Dulcigno.

Six chefs de la Ligue albanaise que Riza-Pacha voulait faire arrêter se sont enfuis à Scutari.

Les Dulcignins, avec un corps d'Albanais, campent à Mazur pour s'opposer à la cession de Dulcigno. Les troupes régulières turques fraternisent avec eux.

On mande au *Standard*, de Berlin, que les instructions qui seront données au commandant de l'escadre étrangère de la démonstration navale dans l'Adriatique, impliqueront l'emploi éventuel de la force.

Les avis de Vienne disent que probablement, et malgré les difficultés du moment actuel, la Porte pourra effectuer la cession de Dulcigno dans le courant de la semaine.

Jamaïque. — Le correspondant du *Daily-News* à New-York lui télégraphie que des avis de Kingston, du 19, annoncent que des milliers de personnes se trouvent sans asile à la suite de la désastreuse tempête qui a sévi la nuit précédente. Les récoltes, les arbres fruitiers et les produits des fermes, pour la plus grande partie, ont été détruits et de gigantesques arbres déracinés.

Quelques églises ont été démolies et des casernes à Kingston se sont écroulées. Trois quais ont été enlevés, et huit grands navires ainsi que trente-deux petits bâtiments ont fait naufrage dans la baie. La famine est imminente et l'on réclame des secours pour les milliers de gens sans ressources.

FAITS DIVERS

UN TRAIN AU FOND DE L'EAU (épilogue du désastre de la Tay). — L'effrayant récit qu'on va lire est la transcription d'une conversation de M. James Ford, ingénieur chargé des sondages de la Tay pour l'extraction du train qui fut précipité l'an dernier dans les flots à l'embouchure de cette rivière :

Ma première descente, a dit M. Ford, m'a amené à la tête du train. Le corps du mécanicien était debout au-dessus de la locomotive, à laquelle il était accroché par le pied.

Le courant l'inclinait légèrement, et, parfois, il se mouvait lentement de droite à gauche, comme une plante sous-marine. Ses yeux étaient restés grands ouverts. Il était facile de voir que le malheureux fût très probablement remonté à la surface, si son pied ne se fût pris, par une fatalité, entre deux manipulateurs de cuivre.

Le chauffeur, lui, avait la tête broyée, et était à demi enseveli sous le charbon qui s'était écroulé sur lui.

Dans le wagon-poste, il y avait trois employés, tous trois pressés contre la portière à coulisses, qu'ils avaient pu faire glisser de quelques centimètres dans sa rainure. Une lutte suprême pour la sortie avait eu lieu entre eux, et l'un des trois avait crispé ses deux mains autour du cou de celui de ses camarades qui tenait la poignée.

Dans l'un des compartiments du premier wagon, 6 personnes, une famille probablement, occupaient les six places. Par un étrange hasard, la mort, après la chute, les avait fait retomber dans leurs places. Leurs figures avaient perdu toutes contractions et ils restaient là, immobiles, dans leur wagon-cercueil.

Hors du second compartiment flottait un corps retenu par la tête, qui s'était trouvée saisie dans la portière brisée. Ce corps était celui d'un officier. Ses vêtements étaient déchirés, et ses jambes nues étaient déjà toutes rongées par les crustacés de la Tay. De sa poitrine, sortait à moitié le long corps d'une anguille qui battait l'eau lentement.

Le second compartiment du second wagon était celui qui présentait le spectacle le plus horrible. La lumière électrique fit apercevoir à M. Ford, à travers les glauques opacités de l'eau tout un chaos de corps écrasés les uns contre les autres. Il y avait un bébé, tout

Les annonces de l'extérieur du canton sont recues par l'AGENCE HAASENSTEIN & VOGLER, V. Genève, Berne, Bâle, Zurich, Lausanne, Neuchâtel, Fribourg, etc.

Lots de la ville de Fribourg

Messieurs G. Montet et E. Monod, notaire, à Vevey, expédient contre remboursement ou après réception de la valeur franco, des lots de la ville de Fribourg, plus la moitié de leur montant en coupons commerciaux, pour le prix de 12 fr. par lot. (H 6842 X) (284)

EN VENTE A L'IMPRIMERIE CATHOLIQUE

LFS

TABLEAUX DE LA SOCIÉTÉ OLÉOGA PIQUE

De ou en	Largeur en hauteur	SUJETS	AUTEURS	PRIX	
				des tableaux	sur toiles.
				fr.	c.
53	72	La mort de saint Joseph	Franceschini	20	22
53	72	Le S. Cœur de Jésus se manifestant à la B. Marguerite-Marie	Cappalti	20	22
53	72	Ange jouant du luth	Fr. Francia	20	22
49	72	Saint Antoine de Padoue	Elisabetta Sirani	20	22
52	69	S.-Cœur de Jésus (5 ^e éd.)	Battoni	15	17
52	69	S.-Cœur de Marie (2 ^e éd.)	Sassoferrato	15	17
52	67	Saint François d'Assises	Guido Reni	15	17
50	50	La Madone du Magnificat	Botticelli	20	22
50	50	La Madone à la grenade	id.	20	22
47	63	La Vierge Imm. avec sainte Agnès	—	10	12
47	63	Maria Mater Amabilis	Guardasoni	15	17
47	63	Maria Mater Dolorosa	id.	15	17
46	63	Saint Joseph avec Jésus enfant	Ciaranfi	20	22
44	62	Sainte Agnès	Guardasoni	15	16
55	62	Saint Louis de Conzague	Montebugnoli	15	16
45	62	Saint Antoine, abbé	C. M. Trebbi	15	16
44	62	Saint Stanislas Kostka	V. Pacelli	15	16
45	62	Saint François de Paule	Montebugnoli	15	16
55	62	Le Bienheureux Joseph Labre	Montebugnoli	15	16
55	62	Saint François de Sales	Guardasoni	15	16
45	62	Sainte Cécile	Raphaël	15	16
45	62	S.-Cœur de Jésus (ouv. perfect.)	Battoni	15	16
44	60	N.-D. du Sacré-Cœur de Jésus	Deger	15	16
37	51	Sacré-Cœur de Jésus	Battoni	10	11
37	51	Saint-Cœur de Marie	Guardasoni	10	11
37	51	La B. Marguerite-Marie Alacoque	C. M. Trebbi	10	11
37	51	La Vierge Immaculée	Murillo	10	11
37	51	Saint Léonard de Port-Maurice	Sordino	10	11
37	51	Portrait de N. S. P. le Pape Pie IX	d'après nature	10	11
37	51	Saint Bernardin de Sienne	Fr. Francia	10	11
37	51	La mort de saint Joseph	Franceschini	10	11
37	51	La Vierge des douleurs	Guido Reni	10	11
37	51	La Vierge Marie.	Trevisano	10	11
37	51	Ecce Homo	Guido Reni	10	11
37	51	Sainte Zite	Busi	10	11
37	51	N.-D. du perpétuel secours	Maître inc.	10	11
37	51	L'ange gardien	Vincenzo Pacelli	10	11
37	51	Sainte Philomène	Montebugnoli	10	11
—	—	La Sainte famille	Pacelli	10	11
40	50	La B. Vierge en prière	Fr. F. Lippi	10	11
27	40	Saint Jean-Baptiste enfant	Fr. Francia	5	6
26	35	S. François d'Assises	Guido Reni	5	6
66	35	S. François de Paule	Guardasoni	5	6
62	35	Sainte Marie Madeleine	Ch. Dolci	5	6
22	35	Marie avec Jésus enfant	Correggio	5	6
26	31	Ecce Homo	Guardasoni	5	6
31	31	La Vierge des douleurs	Ecole de Bologne	5	6

aplatis et démesurément large, fan dis qu'une femme, presque complètement fendue en deux, ne tenait plus que par la partie supérieure du corps. Des poissons passaient et repassaient à travers ces débris, et continuellement, par les deux portières fracassées, s'échappaient des bulles d'air qui montaient lentement à la surface.

De cet épouvantable voyage, M. Ford rapporta le sac aux dépêches.

Il lui fallut plus de huit jours avant qu'il osât recommencer sa descente. Il lui avait été impossible, pendant les quarante-huit premières heures, de manger quoi que ce fût.

La ville de Brest avait depuis quelques années l'honneur de posséder, au service de ses enfants pauvres, une femme que la reconnaissance publique a justement appelée l'héroïne de Châteaudun.

Tous ceux qui ont combattu dans cette ville, ont vu l'intépide sœur Jeanne de Chantal, de la Congrégation de la Providence, présenter sa poitrine aux fusils bavares pour sauver la vie d'un soldat français; sauver un poste de francs-tireurs, traverser les lignes ennemies, courir au quartier général prussien pour obtenir la grâce des prisonniers de Châteaudun et forcer, par son courage, par son patriotisme ardent, l'admiration même du général Van der Thann.

A la suite de ces actes héroïques, le Conseil municipal de Châteaudun vota par acclamation un ordre du jour déclarant que la supérieure des sœurs de la Providence, sœur Jeanne de Chantal, avait bien mérité de la patrie et de la ville de Châteaudun. Si sa modestie ne s'y fût opposée, il n'eût tenu qu'à elle de voir briller sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur.

Eh bien ! l'administration vient d'acquitter noblement les dettes de la patrie !

Le jeudi 12 août, le commissaire de police de Brest, accompagné d'un sergent de ville, est venu donner solennellement lecture à Mme la supérieure, sœur Jeanne de Chantal, de l'arrêté préfectoral qui expulse les excellentes religieuses de la Providence de l'école communale de Brest.

Léopold II honoraît dernièrement de sa visite l'établissement où se débitent les bières nationales, à l'Exposition. Le brasseur de service s'empressa de faire apporter à son hôte auguste un spécimen — verre immense ! — de son produit. Le roi, qui, paraît-il, ne professe pas pour le faro un goût bien vif, porta le verre à ses lèvres, puis s'empressa de le remettre sur la table avec un sourire de satisfaction et une parole bienveillante pour le producteur.

Alors l'aide-de-camp qui accompagnait le roi crut devoir conseiller à Sa Majesté de rendre complet le bonheur du brave homme, en absorbant jusqu'à la dernière goutte le précieux liquide national.

Le roi sourit de nouveau et, au grand contentement du brasseur dont le visage rayonnait, absorba tout.

« Mais..., et vous? demanda-t-il à son aide-de-camp que Sa Majesté sait ne pas être non plus ce qu'on peut appeler un farceur. »

« — Sire, on m'a probablement oublié.

« — Ah ! se peut-il ! Veuillez donc monsieur X..., faire servir un grand verre de votre excellent liquide à mon aide-de-camp. Lui aussi adore le faro. »

Un garçon apporte le verre demandé, et vite l'aide-de-camp d'y porter ses lèvres et de le déposer plus vite encore sur la table, comme avait fait aussi le roi.

« — Allez, monsieur, allez, continua le monarque riant, pas de fausse honte, que l'étiquette ne vous intimide pas; vous aussi, boirez tout. Vous rendez tout à fait complet le bonheur de ce brave homme. »

Il fallut bien que le pauvre aide-de-camp s'exécutât.

COURS DE SYSTÈME MÉTRIQUE

à l'usage des enfants des écoles primaires du canton de Fribourg et du Jura bernois; par **J. Jos. CUTTAT, professeur** à l'Institut de Neuchâtel.

Ce livre, petit in octavo, de 80 pages environ est en vente à l'Imprimerie catholique.

L'exemplaire, broché fr. 0 40
cartonné. 0 50

M. BUGNON Chirurgien Dentiste à Fribourg sera à Buile, Hôtel du Cheval Blanc, jeudi 2 septembre, ainsi que tous les 1^{ers} jeudis du mois. (281)

NOUVELLES

Le bouquet de lin, par V. Vatter. Prix : 3 fr.

Le dernier des Trémolin, par Edouard Drumont. Prix : 3 fr.

Histoire d'une vocation (M^{me} Nicanora Izarié), par le R. Père LESCUR, prêtre de l'Oratoire. Prix : 3 fr.

Le régiment des géants, par Paul Féval. Prix : 3 fr.

Chouans et Bleus, par Paul Féval. Prix : 3 fr.

Le conseil de fabrique de Buzeville, par Jean Grange. Prix : 50 c.

La belle étoile, par Paul Féval. Prix : 3 fr.

Les Chantenay, par André Barbès. Prix : 3 fr.

Le bûcheron de Longchaumois, par M^{me} Louise de B..., née de Beauchêne. Prix : 3 fr.

Martine. Histoire d'une sœur aimée, par V. Nattier. Prix : 3 fr.

La guerre aux écoles chrétiennes. Discours prononcé par M. Albert de Mun, à Paris. Prix : 0 fr. 20 cent.

L'opportunité et les raisons contemporaines du culte de saint Joseph, par M. l'abbé Bion. Prix : 1 fr. 50 cent.

Légendes de Trianon, Versailles, et St-Germain, par Mme Julie Laverrière. Prix : 3 fr.

En vente à l'Imprimerie catholique.

OUVRAGES RELIGIEUX

Les merveilles divines dans les âmes du purgatoire, par le P. G. Rossignoli, de la compagnie de Jésus. Prix : 1 fr. 50

Les merveilles divines dans la sainte Eucharistie par le même auteur. Même prix.

La science du vrai bonheur pour les jeunes personnes du monde, par Mélanie Van Biervliet, auteur de plusieurs ouvrages d'éducation. Quatrième édition. Prix : 3 fr. 50

Œuvres choisies de Jeanne Chezard de Matel, par Ernest Hello. Prix : 2 fr.

Les malades à Lourdes, en 1879, récit d'un témoin oculaire par T. J. d'Ezer-ville. Prix : 15 c.

Courtes méditations à l'usage de l'enfance, suivies de Visites au Saint-Sacrement, par le R. Père FOURNEL, de la Congrégation de Notre-Sauveur. — 1 vol. in-18, franco : 1 fr. 15

Petites méditations à l'usage de la jeunesse, par le R. Père FOURNEL, 1 vol. in-18, franco : 2 fr. 30.

Occasion extraordinaire
Prix : 2 francs
HISTOIRE DE LA PERSÉCUTION RELIGIEUSE
DANS LE JURA 1873-1874-1875
Ouvrage en deux volumes.

BOURSE DE GENEVE DU 27 AOUT

FONDS D'ETATS	COMPTANT	TERMES	DEMANDE	OFFRE	ACTIONS	COMPTANT	TERMES	DEMANDE	OFFRE	
										4 0/0 Genevois
3 1/2 Fédéral 1867	99 1/3	—	99 1/4	—	priviligiées	480	480	476	480	
3 0/0 Italien	85 50	—	85 50	—	Central-Suisse	395	396	393	396	
5 0/0 Valais	—	—	1040	—	Nord-Est Suisse	235	235	233	236	
						priviligiées	—	452	452	455
						Union Suisse	170	167	167	168
						Saint-Gothard	—	302	301	302
						Union priviligiées	—	403	402	403
						Comptoir d'escompte	630	—	625	—
						Banque du commerce	—	—	—	—
						de Genève	456	—	455	457
						Société suisse des chemins de fer	625	622	622	623
						Banque des chemins de fer	—	6680	6665	6675
						de Paris et Pays-Bas	—	1085	1087	1090
						Credit Lyonnais	953	955	—	—
						Association financière genevoise.	720	—	745	—
						Omnium genevois	—	1225	—	—
						Basler Bankverein	720	720	718	720
						Industrie genevoise du gaz	—	—	—	795
						belge du gaz	—	—	—	605
						Gaz de Genève	—	—	—	—
						Marseille	795	—	782 1/2	—
						Appareillage, Gaz et Eau	—	—	—	—
						Tabacs italiens	—	—	845	—

BOURSE DE PARIS

27 août	AU COMPTANT	28 août
97 3/4	Consolidés	97 3/4
85 70	3 0/0 Français	86
119 25	5 0/0 id.	119 70
117 50	Or, à New-York	—
—	Argent à Londres	117 50
A TERME		
85 77	3 0/0 Français	85 92
119 57	5 0/0 id.	119 67
85 60	5 0/0 Italien	85 70
—	3 0/0 Anglais	—
9 45	5 0/0 Turc	—
—	5 0/0 Russe 1877	—
7687 1/2	4 0/0 Autrichien	—
1086 25	Banque de Paris	1092 50
952 50	Credit Lyonnais	955
640	Mobilier français	637 50
1358 75	Credit foncier	1365
606 25	Mobilier espagnol	610
615	Autrichien	613 75
1368 75	Gaz Parisien	1368 75
1285	Suez	1290

LA PRESSE

ET

SON INFLUENCE DANS LES TEMPS PRÉSENTS

Discours de M. l'abbé Wittmann

PRONONCÉ

A LA RÉUNION GÉNÉRALE DU PIUS-VEREIN, A FRIBOURG

Quelle est la raison de la puissance de la Presse ?

Elle concentre pour les exploiter toutes les forces vives modernes : perfectionnement des machines, organisation admirable des postes, facilité rapide, continuelle, universelle des communications. Grâce à l'électricité et à la vapeur qui suppriment la distance. Il est plus facile d'aller à Paris aujourd'hui qu'il y a 30 ans à Romont, et l'on communique par la télégraphie entre les deux mondes avec la rapidité de la pensée.

Le développement de l'instruction populaire à laquelle nous applaudissons avec Léon XIII, l'application des arts à la science, les notions des sciences rendues visibles par les figures et la pratique de l'imagerie qui parle aux yeux plus que la parole elle-même à l'ouïe, tout proclame la puissance grandissante de l'arme terrible de la Presse : vraie mitrailleuse ou canon krupp, selon qu'elle s'appelle livres, revues, journaux, pamphlets, tableaux, images, etc. ; tout proclame, nous ne saurions le dire assez, le rôle prépondérant de la presse dans les luttes entre Jésus-Christ et l'enfer, entre l'Eglise et la Révolution, entre la Lumière, *lumininde sciens* et les ténèbres éternelles.

Peuple fribourgeois catholique, sois fier d'avoir su faire d'héroïques sacrifices pour t'emparer de cette puissance de la Presse et la faire servir comme arme principale de la grande et sainte croisade pour la restauration du règne social de Jésus-Christ.

Voilà pourquoi nous sommes heureux de faire précéder le discours de M. Wittmann du Bref et du discours du Pape et de l'adresse que l'Œuvre de Saint-Paul a envoyée à Sa Sainteté Léon XIII.

TRÈS SAINT-PÈRE,

Les Rédacteurs des journaux édités par l'Œuvre de Saint-Paul s'unissent de toute leur âme à la manifestation de la Presse catholique, dont les représentants sont assemblés aux pieds de Votre Sainteté, en ce jour anniversaire de Votre Exaltation au Souverain Pontificat.

C'est avec bonheur que les représentants des organes de la Presse catholique paraissant à Fribourg (1) et les représentants de la maison de Paris saisissent l'occasion nouvelle qui leur est offerte de proclamer l'attachement invincible et la soumission sans bornes qu'ils ont toujours gardés envers la Chaire Infaillible de Pierre.

Regardant la mission de la Presse catholique comme un apostolat, les membres de l'Œuvre de Saint-Paul mettent aux pieds de Votre Sainteté toutes les forces dont ils disposent pour la diffusion de la Vérité ; ils n'ont qu'une pensée : faire servir la puissance de la Presse à la défense de l'Eglise ; qu'un but : la restauration du règne social de Jésus-Christ ; qu'un moyen : obéissance joyeuse et soumission entière aux infaillibles enseignements du Chef visible à qui Jésus-Christ a confié le gouvernement de son Eglise.

Les journalistes de l'Œuvre de Saint-Paul se sont pénétrés particulièrement des enseignements de Vos récentes Encycliques qui, à côté des maux et des périls qu'elles signalent, indiquent l'unique et éternel salut : Jésus-Christ, et l'Eglise catholique, apostolique et romaine, qui n'est elle-même que la vie continuée de Jésus-Christ ici-bas.

Ils sont convaincus qu'un péril extrême menace le monde séparé de l'Eglise. Ils ont compris le cri d'alarme qui est parti de Votre bouche auguste lorsque Vous avez déploré *l'abandon si général des suprêmes vérités, des principes sur lesquels la Société repose comme sur sa base ; cette révolte des esprits qui ne veut supporter aucune autorité légitime... ce mépris des lois qui règlent les mœurs et sauvegardent la justice ; cette insatiable avidité des choses qui passent et l'oubli des biens éternels... enfin cette sorte de peste mortelle qui pénètre jusqu'à la moelle de la Société humaine et qui la menace de nouvelles et effroyables révolutions.*

Et avec Vous, ils sont persuadés que *la cause de ces*

(1) *La Liberté, l'Ami du Peuple, la Revue de la Suisse catholique, le Bulletin de l'Association de Pie IX, le Bulletin pédagogique, la Semaine catholique de la Suisse, le Monde de la Science et de l'Industrie, das Apostolat der Presse, die Freiburger-Zeitung, Canisius-Stimmen, l'Almanach catholique.*

maux consiste surtout en ce que l'on a méprisé cette sainte et auguste autorité qui préside, au nom de Dieu, aux destinées du genre humain, et est le rempart, la défense de toute autorité légitime.

Ils croient fermement que l'Eglise est le fondement, le boulevard de toute civilisation véritable et qu'elle seule possède, contre les périls sociaux, une vertu qui ne se trouve ni dans les lois humaines, ni dans les répressions des magistrats, ni dans les armes du soldat.

Ces principes, qui sont de tous les temps et qui ont été affirmés si solennellement par le grand et saint Pie IX, dans l'immortel Syllabus, ont toujours été les nôtres ; nous les avons énergiquement défendus contre le libéralisme moderne et spécialement contre l'erreur subtile du libéralisme catholique, qui tend à chercher le salut de la société dans la sagesse trompeuse des systèmes humains plutôt que dans le ministère et l'action salutaire de l'Eglise.

Nous reconnaissons, dès lors, que le mal qui ronge les sociétés actuelles impose des devoirs de plus en plus sérieux, de plus en plus graves, à la Presse catholique, dont l'action s'étend jusqu'aux plages les plus lointaines et aux lieux les plus reculés, dans le domaine public comme dans l'intérieur des familles.

Ces devoirs sont difficiles, multiples, périlleux ; devoir de paraître constamment sur la brèche, de lutter dans des combats journaliers, incessants, où le journaliste est exposé à une foule de pièges et de surprises.

Plus que jamais, nous le confessons bien haut, le journaliste catholique doit demander à la protection divine, à l'autorité de l'Eglise, à la prière, au sacrifice, à la pureté d'intention, la bénédiction de ses efforts. C'est ce à quoi les membres de l'Œuvre de Saint-Paul tendent dans la mesure de leurs forces et de leur courage. Et, ils s'efforcent, tout indigne qu'ils sont, de répondre à l'attente qu'exprimait, il y a deux ans, Son Eminence le Cardinal Parocchi, Archevêque de Bologne, dans l'Adresse présentée à Sa Sainteté Pie IX, au nom de toute la Presse catholique, dans laquelle Son Eminence signalait à l'immortel Pontife l'Œuvre de Saint-Paul, dans les termes suivants :

« Quelques-uns de nos confrères par l'holocauste de la vie religieuse ont eu l'héroïsme de sanctifier encore plus, de la sorte, la mission de la Presse. Nous applaudissons à ces vaillants, et nous promettons à Dieu et à Vous, Très Saint-Père, de continuer joyeusement la voie où votre auguste parole nous a si souvent encouragés. »

Très Saint-Père, nous avons la joie d'apprendre à Votre Sainteté que l'importante Imprimerie de Donauwörth (Allemagne), où se rédigent et s'éditionnent plusieurs publications

très répandues en Allemagne, dont le but est avant tout l'éducation de la jeunesse, vient de s'affilier à l'Œuvre de Saint-Paul pour poursuivre le même but par la Presse : *Tout restaurer en Jésus-Christ.*

Très Saint-Père, Votre Paternité voudra bien consacrer cette alliance de l'Œuvre de Saint-Paul avec sa sœur d'Allemagne par une Bénédiction et une prière.

Voici la liste des publications de Donauwörth : *Monika, Schutzengel, Ambrosius, Raphaël, Nothburga, Litteraturblatt, Katholische, Schul-Zeitung.*

Veillez donc agréer, Très Saint-Père, l'hommage particulier de notre soumission et de notre dévouement à l'autorité sacrée du Pontificat romain.

Journalistes de l'Œuvre de Saint-Paul, nous offrons nos vies à la défense de la Vérité, le bien le plus précieux que Dieu ait assuré à ses enfants, cette Vérité qui seule nous délivrera : *Veritas liberabit vos.*

C'est dans ces sentiments, Très Saint-Père, que nous implorons Votre paternelle Bénédiction. Cette Bénédiction que Pie IX avait accordée à l'Œuvre de Saint-Paul, à diverses reprises, soit dans des audiences particulières, soit dans des Brefs qui encouragent, fortifient encore nos efforts et tracent nos devoirs, a été renouvelée par Votre Sainteté dans des circonstances trop mémorable pour ne pas puiser dans le souvenir de vos Bénédictions et de vos encouragements de nouvelles ardeurs pour les combats de la Vérité contre l'erreur.

Très Saint-Père, Votre Sainteté a daigné accepter la première « épée » de Saint-Paul, signe des membres de l'Œuvre, offerte au Pontife infaillible pour être bénie ; ce signe du martyr du grand Apôtre, docteur des nations et prédicateur de la vérité dans le monde entier, nous rappelle que pour la défense de la Vérité et pour sa propagation par la presse, les membres de l'Œuvre sont prêts, Dieu aidant, à tous les sacrifices et à la mort : *Verbum Dei non est alligatum.* Nous sommes et nous voulons demeurer les très humbles et dévoués soldats de la Vérité que garde le Siège infaillible de Pierre, et ne reculer devant rien pour la restauration du règne de Jésus-Christ dans les âmes, dans les familles et dans le monde.

Très Saint-Père, bénissez tous les membres de l'Œuvre de Saint-Paul dans les délégués qui vous apportent cette Adresse et qui auront la consolation de Vous entendre, de recevoir Vos conseils, Vos directions avec Votre paternelle Bénédiction, dans l'audience solennelle que Votre Sainteté daigne accorder à la Presse catholique.

Dans l'audience solennelle du 22 février, le Saint-Père a répondu dans les termes suivants à l'Adresse des journaux catholiques :

Nous sommes rempli, en vérité, d'une grande joie et notre âme surabonde en ce jour d'une bien grande consolation, à cause de votre présence et de votre concours, fils bien aimés qui, sécondant les vœux et les désirs d'un illustre représentant de notre famille pontificale, êtes accourus ici de toutes les régions de la terre, afin de Nous témoigner ouvertement, en votre nom et au nom de tous les rédacteurs des journaux catholiques, la foi et l'amour qui vous animent, pendant que Nous inaugurons la deuxième année de notre pontificat. En vérité, le profond respect et le vif attachement envers la Chaire de Pierre, tels que vous venez de les professer en paroles et en actes, votre zèle ardent pour la religion et le courage si vaillant avec lequel vous avez entrepris de défendre les droits de la vérité et de la justice, vous représentent à Nos yeux comme un corps de troupes d'élite, habile dans la guerre, organisé pour le combat et tout prêt, au commandement et d'après la volonté de son chef, à se jeter sur l'ennemi, si redoutable qu'il soit, et à sacrifier la vie même.

Nous Nous en réjouissons d'autant plus vivement, que nous sentons tout le besoin qu'il y a à notre époque de ces secours et de ce genre de vaillants défenseurs. Depuis, en effet, qu'est venue à se produire cette liberté effrénée (que l'on appellerait mieux licence) de divulguer parmi le public tout ce qui passe par la tête, on a vu des hommes avides de nouveautés mettre aussitôt leur soin à propager une multitude de journaux, qui ont pris pour tâche d'attaquer et de révoquer en doute les principes du vrai et du juste, d'outrager l'Eglise du Christ par des calomnies, et de la rendre odieuse, afin d'insinuer dans les esprits les plus pernicieuses doctrines.

De fait, ils ont compris de bonne heure tout l'avantage et toute l'utilité qu'ils pourraient retirer pour la réalisation de leurs projets de la publication quotidienne des journaux qui, insensiblement et par degrés, infecteraient les esprits par le venin de l'erreur, et corrompraient les cœurs par l'appât offert aux appétits mauvais et par la séduction des sens. Tout cela, il l'ont accompli tellement à souhait selon leurs propres désirs, que l'on ne semblerait guère s'éloigner de la vérité en attribuant en grande partie à la corruption des journaux l'abîme de maux et la très malheureuse condition de choses et de temps où nous sommes tombés.

C'est pourquoi et puisqu'en vertu de l'habitude qui s'est universellement établie, il y a comme une nécessité de publier des journaux, il appartient aux écrivains catholiques

de s'efforcer par dessus-tout de convertir en moyen de défense pour l'Église et de salut pour la société civile, ce dont les ennemis abusent pour la ruine de l'une et de l'autre. Quoique d'ailleurs les écrivains catholiques ne puissent recourir aux artifices et aux séductions dont les adversaires font un fréquent usage, ils peuvent cependant les égaler par la variété et l'élégance de leurs écrits et par le récit diligent des faits d'actualité; bien mieux, ils peuvent les surpasser par l'exposé des choses utiles et principalement par la vérité que tout esprit désire naturellement connaître et dont la force, l'excellence, la beauté sont telles que, dès qu'elle apparaît à l'intelligence, elle en obtient l'adhésion d'une manière irrésistible.

Or, pour obtenir le but désiré, il conviendra surtout d'employer un langage grave et tempéré, tel en un mot qu'il n'irrite pas l'esprit des lecteurs par une dureté intempestive, tel aussi qu'il ne soit pas mis au service des partis ou des avantages privés, de préférence au bien commun.

Nous estimons aussi qu'il doit vous être souverainement à cœur, selon l'avertissement de l'Apôtre, *de tenir tous un même langage et de faire en sorte qu'il n'y ait pas de scissions parmi vous, mais de chercher plutôt à être parfaitement d'accord dans une même manière de penser et de parler* (1), adhérant aux doctrines et à l'autorité de l'Église catholique.

Elle apparaît d'autant plus cette nécessité de la concorde que, même parmi ceux qui sont compris dans le nombre des catholiques, il n'en manque pas présentement qui s'arrogent le pouvoir de trancher et de définir des controverses publiques de la plus haute importance et qui concernent la condition même du Siège-Apostolique, de telle sorte qu'ils semblent penser diversement de ce qui convient à la dignité et à la liberté du Pontife Romain.

Aussi importe-t-il souverainement, afin d'écartier toute occasion d'erreur, de rappeler aux catholiques que, de par la divine institution du Christ lui-même, il faut une très entière liberté au pouvoir suprême de l'Église, tel qu'il a été divinement confié à Pierre et à ses successeurs pour maintenir dans la foi toute la famille chrétienne et pour la conduire à l'éternelle béatitude du royaume céleste; il importe pareillement de rappeler que, à l'effet d'exercer librement le pouvoir dans le monde entier, il est arrivé par un très sage conseil de Dieu qu'après les périlleux combats des premiers siècles, la principauté civile fut donnée à l'Église romaine et qu'elle put lui être conservée pendant un long cours de siècles, au

milieu d'innombrables vicissitudes et de la ruine même de tant d'autres royaumes.

C'est pour cette raison très grave en vérité, et non point, comme Nous l'avons plus d'une fois déclaré, par l'ambition du trône ou par la cupidité du commandement, que les Pontifes romains, toutes les fois qu'ils ont vu troubler et violer leur pouvoir civil, ont estimé qu'il était de leur devoir apostolique de sauvegarder et de défendre de toutes leurs forces les droits sacrés de l'Eglise romaine pour les conserver intacts et en sûreté. Et Nous même, suivant les exemples de Nos prédécesseurs, Nous n'avons pas omis et Nous n'omettrons jamais d'affirmer et de revendiquer ces droits.

Vous donc, fils bien-aimés, qui, souverainement dévoués à la Chaire de Pierre, vous montrez tous prêts à défendre la cause du Siège apostolique, ne cessez point de soutenir d'un commun accord et avec ardeur, de vive voix et par écrit, la nécessité de notre saint empire pour le libre exercice du pouvoir spirituel. Montrez, l'histoire à la main, que cette royauté temporelle a été instituée et a duré de par un droit si légitime que l'on ne saurait prétendre en trouver de plus grand ou d'égal dans les choses humaines.

Que si quelqu'un, pour exciter contre vous la haine de la multitude, vient à proclamer que la principauté civile de l'Eglise romaine est incompatible avec le bonheur des Italiens et la prospérité des royaumes, répondez-lui que, si les Pontifes romains peuvent être en possession de leur pouvoir, si l'Eglise catholique peut jouir de sa liberté, il n'y a rien à craindre pour le salut et l'incolumité des peuples. L'Eglise, en effet, ne soulève pas les foules séditeuses, mais plutôt elle les retient et les maintient dans l'ordre; elle ne favorise pas les haines et les rivalités, mais elle les éteint par la charité; elle ne seconde pas l'orgueil ou la cupidité du pouvoir, mais elle les tempère plutôt par la pensée de rigueur du jugement suprême et par l'exemple du roi céleste; elle n'envahit pas les droits de la société civile, mais elle les confirme; elle n'aspire pas à la domination des Etats, mais accomplissant religieusement le devoir de son ministère apostolique, tel qu'il lui a été divinement confié, elle conserve intacts les principes sur lesquels tout ordre se fonde et desquels dérivent la paix, l'honnêteté publique et toutes les vertus civiles.

Pour ce qui concerne les Italiens, les monuments des temps passés proclament que les pasteurs de l'Eglise Romaine ont bien mérité de cette auguste ville et de la prospérité des Italiens; ils attestent aussi que le noble et principal ornement dont brille la ville de Rome, elle le doit à la religion catholique; car Rome, *devenue par la Chaire sacrée du bienheureux Pierre, la tête du monde*, comme le

disait saint Léon-le-Grand, *étend bien plus loin son pouvoir par la religion divine que par la domination terrestre* (1). Ajoutez à cela, et c'est chose notoire, que les Pontifes Romains ont toujours consacré les plus grands soins à favoriser les lettres et les sciences ; qu'ils ont pris les arts sous leur tutèle ; enfin qu'ils ont rendu heureux les peuples sujets à leur pouvoir paternel. — Dites enfin que la chose publique ne saurait prospérer en Italie, ni jouir d'une longue ère de tranquillité, si l'on ne pourvoit, ainsi que tous les droits l'exigent, à la dignité du Siège Romain et à la liberté du Souverain Pontife.

Ces vérités et d'autres semblables par lesquelles on assure le bien de la religion et de la société civile, efforcez-vous, de les répandre dans le public par le moyen de vos journaux et de les confirmer par d'autres raisons d'opportunité. Ayez tous un même amour, un seul cœur pour défendre la cause de l'Eglise et pour soutenir les droits du Pontife Romain. En combattant ainsi pour la justice, pour la religion, pour la liberté de l'Eglise, vous rencontrerez assurément beaucoup d'attaques et une ample moisson de labeurs, vous aurez à tolérer en un mot toutes sortes de difficultés. Mais gardez-vous bien de vous décourager, car c'est le propre du chrétien de faire et de souffrir de grandes choses. Au reste, Dieu soutiendra ceux qui combattent dans le droit chemin et il leur accordera le secours abondant des grâces célestes.

Et afin que ces biens vous soient donnés de plus en plus largement, Nous accordons, avec l'intime affection de Notre cœur et comme un gage de Notre bienveillance à votre égard la bénédiction apostolique à tous et à chacun des écrivains des journaux catholiques.

Benedictio etc.

A Nos chers Fils Louis Wuilleret, chanoine Schorderet, Mamert Soussens, Pie Philipona, à Fribourg (Suisse).

LÉON XIII PAPE

Chers Fils,

Salut et bénédiction apostolique.

Nous avons eu pour très agréables les sentiments de soumission exprimés dans votre lettre du 10 février dernier envers Nous et envers ce Siège apostolique. Avec non moins de satisfaction, Nous avons pu nous convaincre par cette même lettre, que dans le ministère que vous remplissez, vous avez la volonté arrêtée de suivre les avis donnés par ce Saint-Siège aux écrivains catholiques et de défendre les vérités qui, seules, sont un moyen suprême d'as-

(1) Ser. l'Office des saints Pierre et Paul,

surer aux gouvernements et aux peuples le salut et le bonheur au milieu de la dépravation si grande du siècle.

Vous n'ignorez pas, en effet, que la tranquillité de l'Eglise étant troublée, sa liberté opprimée, sa doctrine repoussée, il ne peut y avoir pour la société civile ni paix ni sécurité.

C'est pourquoi, chers Fils, Nous applaudissons à votre volonté excellente et Nous vous exhortons à ce que, dans vos publications, vous vous efforciez d'obtenir, en suivant la direction de vos pasteurs, des fruits de jour en jour plus dignes de vos bonnes intentions.

C'est avec la même joie que Nous exprimons par ce Bref Notre reconnaissance aux fidèles dont vous Nous avézenvoyé les offrandes, et c'est du fond du cœur que Nous demandons pour ces mêmes fidèles une récompense céleste à la Mère de Dieu Immaculée, en l'honneur de laquelle ils ont rempli avec amour un devoir de leur pieuse libéralité.

Enfin, que cette Bénédiction apostolique que Nous accordons avec amour, dans le Seigneur, à vous, Nos chers Fils, et à tous les souscripteurs, soit le gage de Notre paternelle affection et le présage du secours divin.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 20 mars 1880, la troisième année de Notre Pontificat.

LEO PP XIII.

DISCOURS DE M. L'ABBÉ WITTMANN

Messieurs,

Je voudrais à ma place un des vétérans des luttes politiques et religieuses qui ont agité l'Europe catholique depuis bientôt cinquante ans. A un vieux capitaine des combats livrés pour la liberté des âmes, il appartiendrait beaucoup mieux qu'à moi de vous parler de cette arène où le droit, la vérité sont sans cesse en lutte avec l'injustice et le mensonge, et qu'on appelle la Presse. Hélas, je ne suis qu'un débutant ; je ne vous apporte que les ardeurs d'un courage encore jeune et, au lieu des conseils expérimentés d'un chef, je ne puis vous donner que les aspirations et les désirs d'un nouveau soldat de la cause du bien. Mon excuse sera d'avoir obéi, non seulement pour vous adresser la parole, mais encore pour oser la prendre sur un aussi vaste et aussi important sujet.

Je dis sujet *important*, messieurs, c'est *très important*, c'est *capital*, que j'aurais dû dire. A en juger, en effet, par les services qu'elle peut rendre à la cause sacrée de la vérité, nous pourrions donner, parmi tous les sujets qui nous occupent, la première place à la Presse : car, c'est là ma conviction profonde et j'espère vous la faire partager, la Presse, décidera du triomphe de la vérité, de la victoire de l'Eglise.

C'est, messieurs, qu'elle est la première force du monde moderne. Depuis qu'elle existe, elle a soulevé les peuples, renversé les trônes, sapé la vérité, perdu les âmes ! Et comme la lutte par la Presse tend à s'universaliser, il s'agit de savoir si nous, catholiques, nous ne saurons pas nous servir de cette puissance pour le triomphe du Pape, c'est-à-dire pour la victoire de notre sainte religion et le salut des âmes !

Voulez-vous juger de l'influence de la Presse ? Rappelez-vous, messieurs, le rôle qu'elle a joué dans l'établissement de la Réforme. Grâce au *libre examen*, toutes les opinions eurent le droit de se produire, et la *Presse* leur en fournit le moyen, si bien que le *libéralisme* de la pensée engendra celui de la Presse, et que dès lors toute erreur, toute calomnie put paraître au grand jour et exercer ses ravages. Il n'y eut plus besoin d'agitateurs ! Pour tout bouleverser une feuille de papier chargée de caractères fut suffisante, et les consciences furent séduites, les familles divisées, les gouvernements ébranlés. C'est la force des choses. Notre nature est tellement viciée qu'il suffit d'une tentation, et celle des mauvais écrits est des plus terribles, pour tout menacer. Seule l'Eglise eut pu contenir la Presse. Elle promulgua ses lois de l'Index, porta ses défenses contre les mauvais livres ; elle encouragea les bons écrivains ; malheureusement les gouvernements jaloux rendirent nulles toutes ces mesures, et c'en fut fait de l'Europe. C'est de là, que date notre Révolution. Aussi, après la Réforme, la Presse fut-elle l'arme préférée des novateurs : les jansénistes, les philosophes comprirent la puissance qu'elle pouvait leur donner ; et Voltaire, un jour, ne craindra pas de l'avouer, et s'écriera en présence du monde soustrait à l'influence du Christ : *C'est la Presse qui a tout fait*. Nous disons, nous : *C'est la Presse qui a tout défait*.

Et de nos jours, les ennemis de l'Eglise comprennent bien cette importance. Ils savent bien comment avec la Presse on peut parvenir à faire une bonne réputation à un bandit ; comment avec elle on peut faire en Italie un héros d'un aventurier ; comment en France on peut préparer l'arrivée d'un dictateur ! Ils savent comment avec la Presse on peut amener le peuple, et lui rendre odieux le Clergé, les Religieux, les Pontifes ; comment on peut conduire la foule à applaudir au nom de la liberté à l'exil des Evêques, à l'emprisonnement des Prêtres, au massacre des Martyrs ! Ils le savent, la franc-maçonnerie le sait, et ils utilisent cette force dont jusqu'ici le parti catholique n'a pas assez fait usage ! Oui messieurs, il s'agira de savoir si la Presse ne peut pas guérir les plaies qu'elle nous a faites, et pour mon compte, je veux, et vous comme

moi, vous voulez aujourd'hui prendre la résolution de la saisir, cette arme de choix, et de prouver au monde que si, avec la Presse, on a pu renverser le règne de Jésus-Christ, nous, avec la Presse, nous pourons le restaurer.

Aussi bien le passé de la Presse catholique nous montre ce qu'elle peut oser ; et ses succès, là où les gouvernements ne l'ont pas baillonnée et même alors qu'elle était entravée, nous sont un garant du triomphe de la Vérité, le jour, où partout à la fois et sous la direction du Pape Infaillible, des journaux, des livres surgiront innombrables comme une armée, pour la cause sacrée de la religion de Jésus-Christ ! Eh ! messieurs ! regardez autour de vous, là-bas, de l'autre côté du lac de Genève, ce généreux pays, ce peuple si catholique de la Savoie ? qui donc l'a arraché à l'hérésie. N'est-ce pas saint François de Sales, prêchant et surtout écrivant ces traités dont l'erreur redoutait l'apparition, comme dans une bataille l'ennemi craint l'arrivée d'une mitrailleuse, traités, qui en mettant sous les yeux des égarés les preuves qu'on les avait séduits, les ramenaient à l'Eglise.

Et sans aller si loin, ici, dans cette ville de Fribourg, quelle a donc été la pierre contre laquelle est venue se briser l'erreur ? Qu'est-ce donc qui a empêché votre ville de faire défection à Jésus-Christ et de rester parmi toutes les villes de la Suisse, *la ville Catholique et Romaine* ? Dites-moi ne sont-ce pas, après la prédication apostolique du Bienheureux Canisius, votre père, ne sont-ce pas ses écrits de controverse si lumineux ? Et n'est-ce pas lui, qui convaincu de la puissance de la Presse, engageait le gouvernement de Fribourg à acheter une imprimerie, la première de votre ville qu'il regardait comme un des meilleurs engins à mettre en ligne dans la lutte pour Jésus-Christ !

Heureuses l'Europe et l'Eglise, si Dieu nous avait suscité beaucoup de Canisius et de François de Sales ; heureuses et sauvées ! Oui, lorsque la chaire est soutenue par la Presse, la Vérité triomphe ! Vos évêques l'ont naguère proclamé bien haut dans cette lettre fameuse sur la Presse, où ils s'écriaient : *O Prêtres et Pasteurs ! quel bien n'opérez-vous pas si votre parole sacerdotale trouve un écho fidèle dans un Journal animé de principes chrétiens !*

Et nos jours ne l'ont-ils pas vu ? Eh ! qui donc a fait retentir en Europe les enseignements de Grégoire XVI, de Pie IX et de Léon XIII ? Qui donc en a partout prolongé l'écho ? Qui donc les a faits pénétrer dans les masses ? N'est-ce pas la Presse ultramontaine ? Oui, malgré les obstacles innombrables qui ont surgi devant elle, elle a remporté dans chaque pays de l'Europe des succès signalés. Saluons-les au passage, messieurs, ces journalistes que la

Révolution et le Catholicisme-libéral ont en horreur, mais que l'Eglise bénit, et que nous admirons. Saluons-les! En France, c'est Veillot et Armand Ravelet, l'*Univers* et le *Monde*; c'est de Riancey avec son *Union*; et tant d'autres dont les efforts ont repoussé le Gallicanisme, le Libéralisme et fait triompher l'Ultramontanisme et le *Syllabus*. En Allemagne c'est Majunk, c'est Moufang, c'est Sigl, c'est Kaufmann, c'est Marcour, qui ont su tenir en échec la *plus puissante ténacité* qu'ait jamais vue le monde politique, et qui bientôt chanteront la défaite du *Kulturkampf*. En Belgique, c'est *Verspeyen* et c'est *Périn* qui mènent la campagne. L'épiscopat belge compte sur eux comme un état-major sur de vaillants capitaines, et la franc-maçonnerie affolée est à bout de moyens pour retarder sa chute. En Italie, c'est Margotti; c'est avec l'*Unita Cattolica*, et l'*Osservatore Romano*, la *Civiltà*, et la *Voce della Verità*, c'est l'*Aurora*. Gloire à eux! Pendant que l'Italie politique se divise, l'unité de l'Italie catholique se fortifie, et le jour approche où elle acclamera la délivrance du Pontife-Roi.

Et en Suisse, messieurs, combien nous aurions à acclamer et le *Pays de Porrentruy*, et le *Courrier de Genève*, et l'*Ami du Peuple de Fribourg* et du *Valais*, et tous ces journaux allemands que vous savez, toutes ces feuilles qui vont dans les plus humbles de vos hameaux faire retentir la voix du Pape, répéter les enseignements de vos Pontifes, et consoler vos pasteurs. Surtout, comment pourrions-nous ici oublier ce journal dont vos pontifes ont béni ici même et encouragé la fondation. Mgr Agnozzi, Mgr Lachat et l'illustre évêque de Genève, à la veille de son glorieux exil. Comme si Mgr Mermillod n'avait pu quitter la Suisse sans y laisser un écho de cette grande chose dont il parle toujours avec tant d'éloquence, la *Liberté*! Oui, à Fribourg, il est juste que ce nom soit célébré, car le journal qui le porte défend la *seule vraie liberté*, celle de la Vérité; et avec la *Liberté*, Fribourg peut marcher le front haut dans cette armée ultramontaine qui à la suite des évêques venge l'Eglise, et prépare le retour du règne de Jésus-Christ.

Ah! avec et après ces résultats, je comprends que le journal devienne une passion, et que ni les bombes du siège, ni le pétrole de la Commune n'aient pu arrêter la main d'un Veillot; ni les affres de l'agonie éteindre l'énergie d'un Schleuniger, mort la plume à la main, en faisant un dernier article pour la défense de Jésus-Christ. C'est que le journaliste écrit par amour, et que vivant dans la fournaise de la lutte pour Dieu, il ne change pas de mœurs, en allant l'aimer au ciel!

Aussi leurs efforts ont été encouragés ! Les Papes vous ont bénis, ô journalistes catholiques ; les Evêques vous ont applaudi, les Prêtres vous ont admiré et tous les vrais fidèles vous ont acclamé. Courage donc, ô troupe d'élite comme vous appelait Léon XIII, ô vaillants, lutez, pour les âmes, pour Dieu, pour l'Eglise et pour la Patrie ; le moment vient où vos rangs vont se renforcer : de nouvelles recrues viendront s'animer à votre courage, la bataille, la mêlée va devenir générale ; partout le Pape aura des échos fidèles de sa voix, et partout la Vérité et le Pape triompheront.

Il est vrai, les mauvais journaux de l'impiété surabondent, les libéraux catholiques cherchent à faire diversion ; mais courage, Dieu est au milieu de vous, Jésus-Christ anime ses soldats, la Vérité les conduit, la victoire est à vous !

Mais, messieurs, pour que nous obtenions ce résultat, il faut que nous remplissions tous nos devoirs vis-à-vis de la Presse catholique, je dis tous, car public et écrivains, nous en avons de sérieux à remplir vis-à-vis d'elle. Permettez-moi, messieurs, de vous en dire quelques mots.

Le premier devoir des écrivains, c'est d'aimer la Vérité, de l'étudier, de lui être fidèle. Jamais dans une feuille catholique, la Vérité ne doit être amoindrie, mutilée, obscurcie. Notre premier amour doit être pour Dieu, et Dieu c'est la Vérité. Or, si Dieu passe avant les hommes, la Vérité doit passer avant les personnes, les droits de la Vérité et ceux de Dieu et de l'Eglise doivent toujours être les premiers en ligne. Dans le journal comme dans la chaire la parole de Dieu ne doit pas être liée. Le journal est le porte-voix de la Vérité, il serait mauvais s'il ne transmettait que certains sons, et que des coupures de phrases mutilées. Ecrivains, qu'importe que vous ayez le monde contre vous, l'Eglise est pour vous ! Qu'importe si Satan vous combat, Dieu est avec vous !

Le second devoir du journaliste, j'ose le dire, c'est l'*apostolat*, le désintéressement. Messieurs, je le sais, l'ouvrier mérite son salaire, et il le mérite d'autant plus que son ouvrage est plus noble, c'est la doctrine de saint Paul : *Dignus est operarius mercede sua, duplici honore digni sunt*. Arrière donc celui qui voudrait faire un reproche aux ouvriers de la vérité de retirer de leur labeur le pain de chaque jour. Toutefois, messieurs, et il est bon qu'on le sache, de même que saint Paul pouvait se vanter de n'avoir pas accepté le salaire pour son ministère apostolique, il est des journalistes, et en grand nombre parmi nos écrivains catholiques, dont les fatigues et les labeurs sont désintéressés ! Tel journal coûtera chaque année à ceux qui le rédigent ou à ses propriétaires des sacrifices consi-

dérables ; tel volume qui aurait pu être une fortune es-
 laissé pour rien au profit de la cause catholique. Voilà
 votre type, ô jeunes écrivains qui vous lèverez demain
 voilà vos modèles.

Puisque je parle de sacrifice, laissez-moi vous citer notre
 vaillant petit *Pèlerin* qui, grâce au dévouement de ses
 rédacteurs, a pu baisser ses prix à la dernière limite du bon
 marché, atteindre le chiffre merveilleux de 45,000 abonnés
 et un chiffre aussi élevé pour les ventes au numéro, ce qui
 lui fait un tirage de 80 à 90,000 ! Messieurs ! oui, plus la
 plume est désintéressée, plus Dieu la bénit ! Le sacrifice
 uni au travail, voilà ce qui appelle, ce qui attire la grâce
 qui seule féconde et fructifie !

Or, messieurs, à côté de l'écrivain, il y a les correcteurs,
 les protes, les compositeurs, les imprimeurs. Là, est le côté
 matériel le plus dispendieux de l'œuvre ; là, est la cause
 des frais immenses que nécessite la fondation d'un journal.
 Eh bien ! messieurs, à côté de l'écrivain catholique, qui fait
 à notre cause, à la cause de Dieu le sacrifice si beau de sa
 plume, il y a des ouvriers, des ouvrières typographes, des
 ateliers d'imprimerie dont chaque membre offre à la Vérité
 catholique le sacrifice de ses labours. J'en voyais un, il y a
 quelques mois, à Paris ; un autre existe à Bar-le-Duc ; il en
 est un ici, en cette ville ; laissez-moi vous prier de leur ap-
 plaudir. Oui, les écrivains, même désintéressés, ont du moins
 la consolation d'une certaine renommée, et leur nom a une
 certaine auréole ; mais ces dévouements obscurs et cachés
 d'ouvriers et d'ouvrières consacrant à la Vérité le fruit de
 leurs sueurs, il passe inaperçu. Je me trompe ; Dieu le voit
 et le pèse, et je me demande si le sacrifice que ces nobles
 âmes, font de leurs travaux, ne constitue pas le fonds de
 réserve qui donnera, bientôt peut-être, le triomphe à l'Eglise ?
 et si les gouttes de sueur de ces cœurs généreux, recueillies
 par les anges, ne formeront pas autant de diamants dans
 le trésor de la miséricorde divine, qui dans un jour pro-
 chain peut-être, se répandra sur nous pour nous fortifier et
 nous donner la victoire !

Cette œuvre que votre clergé tout entier patronne, que
 les Souverains-Pontifes ont bénie, vos Evêques encouragé,
 dont l'épiscopat du monde entier désire voir le dévelop-
 pement et l'extension, cette œuvre elle porte le nom de
 Saint-Paul. Le canton de Fribourg sait ce qu'elle lui a déjà
 fait de bien ; si vous voulez en avoir une idée, demandez-le
 à vos prêtres ; ils vous diront pourquoi ils la soutien-
 nent. Il est vrai, le radicalisme, le libéralisme catholique
 la détestent et voudraient la proscrire ; faut-il aussi leur
 demander pourquoi ?

Maintenant, messieurs, j'arrive aux devoirs du public

vis-à-vis de la Presse catholique. Ces devoirs sont faciles à énoncer. Le public chrétien doit aux bons journaux et aux bons livres, de les lire, de les faire vivre!

Oui, messieurs, du moins en France, les bons journaux ne sont pas assez lus, je n'entends pas seulement par le public en général, je veux dire par le public catholique.

Il y a des pauvres qui ne peuvent pas s'abonner! Eh! bien, riches, vous avez assez de générosité pour donner aux pauvres le pain du corps, donnez-leur aussi le pain de l'âme: le journal, le livre de la Vérité. L'homme ne vit pas seulement de pain, surtout le pauvre, qui doit pouvoir reconnaître la main de Dieu, qui est avare, pour lui, des biens de la terre, et qui dès lors mérite une compensation du côté des biens du ciel! Du reste cela se fait déjà. Chaque année, nous voyons le Pèlerin annoncer une série d'abonnements d'*étrennes*, et recevoir des dons nombreux pour augmenter le nombre de ceux qui le reçoivent gratuitement! Exemple charmant qui se propage de plus en plus et qui, je l'espère, deviendra universel. Messieurs, il faut l'avouer, nous catholiques, qui marchons à la tête de toutes les bonnes œuvres, nous restons en arrière sur les fils de ténèbres pour ce qui touche à la Presse. Ils sont encore rares, ceux qui comprennent que le soldat qui chaque jour s'expose pour la vie des âmes, mérite son pain. Vous fondez des orphelinats, c'est bien; mais la Presse catholique ne sauve-t-elle pas chaque jour des âmes orphelines de Dieu et de la Vérité? Vous fondez des hôpitaux... c'est bien; mais la Presse ne cherche-t-elle pas les âmes qu'a frappée l'erreur, que l'impiété a couchées par terre? Ah! quel bien produirait un riche qui prendrait à sa charge pendant un jour, une semaine, un mois, une année, le papier de quelque feuille catholique, ou les journées d'un ou plusieurs ouvriers; celui qui donnerait à l'Eglise une imprimerie, avec ses machines, ses caractères. Il existe à Rome un pieux usage. De temps à autre un noble Romain achète une édition d'un bon livre, et le fait distribuer gratuitement contre quelques *Ave Maria*, c'est un noble exemple, messieurs, et nous ne pouvons que souhaiter qu'il soit sérieusement et universellement imité. Ce serait le prochain triomphe de la vérité.

Messieurs, vous me direz: mais, il est des œuvres dont le but est précisément de soutenir, de propager la bonne Presse. Ces œuvres nous en faisons partie. Certes, messieurs, je ne puis que vous féliciter de les avoir comprises, et surtout cette œuvre admirable de St-François de Sales, fondée par un Prélat dont la vertu et la doctrine font l'admiration de l'Eglise et du monde, que le Saint-Siège a loué et spécialement signalé plusieurs fois au monde catholique, cette œuvre encore à laquelle vos évêques

attachent tous une importance capitale, et, j'ai été heureux de le lire, dans laquelle il exhorte tous les fidèles à entrer! Mais, messieurs, ces œuvres ne peuvent pas tout faire. Elles sont excellentes pour réunir les *oboles* qui seules ne peuvent pas être un grand secours, c'est le canal qui réunit les gouttes d'eau pour en faire une rivière. Que les petites bourses leur apportent donc leur souscription, mais que les riches pratiquent enverselles ces larges, aumônes qui seules permettent de faire un bien étendu, profond, durable.

O Presse catholique! tu m'apparais comme le meilleur soutien du zèle et de la parole apostoliques. Sans toi, la voix de nos pontifes n'a pas son écho, et les enseignements de la religion ne pénètrent pas les masses, je ne crains pas de le dire: O *Presse catholique*, c'est toi qui portes le salut du monde. Sans toi, depuis longtemps, il eut sombré. Aussi nous voulons te soutenir, l'encourager, heureux de sacrifier quelque chose pour te donner un champ plus vaste, une plus féconde influence. Oui, nous voulons que tu sois prête pour les nouvelles luttes qui se préparent, et grâce à Dieu, tu nous feras remporter un décisif triomphe! La croix rayonnera dans un atmosphère sans nuages, et Jésus régnera!

En conséquence je vous propose, messieurs, les résolutions suivantes :

1° Nous remercions les écrivains de la cause catholique, et les invitons à ne pas se décourager dans leurs efforts pour le triomphe de la Vérité, malgré toutes les oppositions systématiques.

2° Nous recommandons d'une manière toute spéciale l'abonnement aux bons journaux ultramontains.

3° Pleins de reconnaissance pour les bénédictions que les Souverains-Pontifes et l'Episcopat, ont donné à l'Œuvre de Saint-Paul, nous nous unissons aux encouragements qui lui ont prodigué tant de Congrès catholiques d'Italie, de France, d'Allemagne, de Belgique, nous applaudissons aux sacrifices de cette Œuvre et la recommandons vivement à la généreuse sympathie des catholiques.

4° Nous applaudissons également au bien opéré par l'Œuvre de Saint-François de Sales, et invitons tous les catholiques Suisses à répondre à l'appel du vénéré Mgr de Ségur en s'enrolant suivant le désir de l'episcopat.

5° Nous prions instamment tous les catholiques de ne jamais s'abonner au journaux qui ne sont pas franchement *ultramontains*, à plus forte raison de fermer leur maison à toute production impie et *libérale*.